

## Sommaire

La rue des jardins Saint Paul.....	1
Une nouvelle étape.....	15
Une autre étape.....	16
Les camps.....	25
Aincourt.....	25
Rouillé.....	27
Voves.....	30
La FSGT (nouvelle étape).....	38
Fanny.....	40
Sylvie.....	45
La Retraite.....	47
Les voyages.....	48
Mai 1978 – Ile de la Réunion – Visite aux Seychelles.....	50
En 1979 – Le Mexique.....	51
Décembre 1979 – Le Mali –.....	51
1980 – Retour à la Réunion et à Madagascar.....	52
1981 – Etats-Unis et Canada.....	52
1982 – Guadeloupe et Haïti.....	53
1982 – L’Andalousie.....	53
1983 – La Norvège.....	53
1984 – du 16 mai au 5 juin – La Chine.....	54
Mai 1986 – Israël.....	55
1987 – L’URSS.....	55
1988 – L’île de la Réunion et l’île Maurice.....	55
1989 – La Syrie.....	56
1990 – L’Albanie.....	56
L’an 2000, un nouveau siècle.....	57
Après 2002.....	57
10 juillet 2005.....	57

## La rue des jardins Saint Paul

Aux premiers jours d'août 1914, le soleil inondait la capitale. L'oncle Joseph, vernisseur de son métier, qui travaillait rue de la Roquette près de la Bastille, s'arrêta près de la rue de Lappe où une affiche était collée. Les drapeaux tricolores qui y étaient imprimés avaient retenu son regard. Il se mit à marcher très rapidement dans la mesure où ses maigres jambes le lui permettaient. Il descendit la rue Saint Antoine, passa devant l'église et tourna à gauche dans la rue Saint Paul. Il était presque arrivé. Encore un bout dans la rue Charlemagne et il est devant l'épicerie du 35 rue des Jardins Saint Paul. C'est là que vit sa sœur Mantcha, qu'il apprécie pour son bon sens. Il entre dans la boutique pleine de femmes qui font leurs achats et dominé par son beau-frère Zissé Ségal qui répond à toutes les acheteuses. Il y a plein de brouhaha en yiddish. C'est la langue de tout le monde.

Joseph n'a qu'une idée: parler de l'affiche. Et il crie pour se faire entendre: « La guerre est déclarée rue de Lappe » et il pénètre dans l'arrière-boutique où se trouve sa sœur. Mantcha a entendu son frère crier. Elle lui demande : « Qu'est ce que tu racontes ? » Et il lui dit: « La guerre est déclarée à l'Allemagne, il va y avoir une mobilisation générale. Tous les français majeurs vont partir à l'armée." Mantcha qui est enceinte est rassurée: cela ne la concerne pas. Elle et sa famille sont des étrangers. Elle explique ça à son frère et le retient pour manger dans l'arrière-boutique. Ils mangeront en tête à tête, Zissé n'en finissant pas de servir ses clientes. D'autant plus que celles-ci sont heureuses de se faire rabrouer par lui car il est spirituel et sait les faire rire. Bel homme, malgré la petite barbe qu'il laisse pousser. Certaines femmes l'appellent "le Turc" en souvenir de l'aventure qu'il avait connu en Asie mineure. C'est là qu'il avait rencontré sa femme Mantcha, qui lui avait donné 4 garçons et 1 fille. Ils y avaient vécu 10 ans avant de rejoindre Paris en 1911.

Maintenant il est établi épicier et a une bonne clientèle constituée d'habitants de la rue des Jardins, mais aussi de la rue Saint Paul, car on savait Zissé profondément honnête. Il n'essayait pas de vous gruger comme certains commerçants. Quand Zissé Ségal eut fini avec sa clientèle, il s'est installé pour manger alors que Joseph et Mantcha avaient fini leur repas. L'épicier interpela son beau-frère qui lui expliqua la situation en reprenant les commentaires de Mantcha. "Bon" répondit Zissé, en yiddish bien sûr, comme le parlait tout le monde, "cela ne nous concerne pas. Alors n'en parlons plus." Joseph partit au travail, Mantcha s'allongea sur le divan, Zissé rentra dans la boutique pour ranger les fruits, les légumes, et les harengs.

Le 3 septembre 1914 Mantcha accoucha de 2 jumeaux à l'hôpital Saint Antoine.

La guerre va surgir avec son lot de misères, de difficultés matérielles de toutes sortes. En 1916 la grippe « espagnole » va s'étendre à tout le pays. Henri, petit et malingre surmonte cette maladie. Mais Fanny qui était grosse et belle ne lui a pas résisté. Elle est décède à l'âge de 2 ans.

Les Ségal qui possédaient l'épicerie du rez-de-chaussée avaient un logement au 2<sup>ème</sup> étage de l'escalier de gauche. Il comprenait une entrée faisant office de pièce, une grande chambre dont la fenêtre donnait sur la rue. Dans l'entrée, il y avait un recoin où l'on avait logé un lit-cage; dans la pièce il y avait un autre lit-cage avec un

petit meuble supportant une cuvette et un broc. La grande chambre était meublée avec un grand lit, une armoire, un buffet, une table. C'est dans cette chambre que l'on avait installé le berceau des jumeaux.

La famille Ségal se composait des parents Zissé et Mantcha, des enfants Marcel (Melech), Léon (Leb), Maurice (Moïché), Georges (Guerchen), Sarah (Sourah) et des bébés Fanny et Henri. Les parents couchaient dans le grand lit, Sarah dans le recoin de l'entrée, Maurice et Georges dans le lit-cage de la pièce. Pour Marcel et Léon, ils étaient couchés dans l'arrière-boutique où l'on ouvrait un lit-cage le soir que l'on fermait et rangeait le matin.

C'est le père qui se levait le premier à 5 heures du matin. Il fallait qu'il aille aux Halles de Paris de bonne heure pour choisir la marchandise à acheter pour l'épicerie. Il chargeait celle-ci dans une poussette qu'il louait et revenait à pied jusqu'à chez lui. Il faisait comme cela avec des allées et venues dans les Halles de Paris, plusieurs kilomètres. Mais il était costaud et il en avait vu d'autres durant son séjour en Turquie. En poussant sa charrette, il s'en remémorait toutes les aventures.

Il vivait en Roumanie, en Moldavie. Une information lui était parvenue quand il était jeune homme. Elle s'adressait aux juifs et proposait de fournir des terres à cultiver en Turquie. Naturellement, elle offrait les moyens de voyager, de travailler, de se bâtir une maison. Pour lui, c'était le rêve.

Il s'était installé près d'Eskisehir en Asie mineure avec d'autres personnes: hommes, femmes, tous juifs. C'est là qu'il avait fait la connaissance de Mantcha, qu'il s'était marié avec elle et qui lui avait donné 5 enfants. Par son travail, il avait réussi à avoir une belle maison, des champs à cultiver, des bêtes: vaches, porcs, poules et un cheval. Mais il a fallu que la Turquie entre en guerre avec la Russie et que les hommes, même étrangers, soient mobilisables, pour que toute la famille de Mantcha, les Méléchovitz, des roumains, s'expatrie en France. Zissé Ségal était bien en Turquie. Il avait acquis un certain niveau de vie grâce à son travail ce qui lui procurait un bien être véritable, et de plus il était devenu une personne importante pour la communauté. Il voulait rester. Mais Mantcha pleurait l'absence de sa famille. Finalement, il céda à sa femme et aujourd'hui, il rentre à l'épicerie pour y vendre les fruits et les légumes qu'il a achetés.

Quand il arriva à l'épicerie, il enleva les volets, ouvrit la porte et déchargea sa poussette. Mantcha était descendue. Elle prépara le petit-déjeuner pour les enfants et servit un café à son mari. La vie reprenait son cours habituel. Les enfants partaient pour l'école de la Place des Hospitalières-Saint-Gervais. Ils mangeaient à la cantine de l'école et rentraient le soir. Ils s'installaient dans l'arrière-boutique autour de la table pour faire leurs devoirs. Le père servait dans l'épicerie, aidé parfois par sa femme quand il y avait trop de monde. Sinon, elle préparait le repas du soir dans sa petite cuisine. Elle avait obtenu de son mari qu'il déplace un peu la cloison de l'épicerie pour lui faire une petite place de 1 mètre sur 2, juste de quoi installer un fourneau à gaz, un seau d'eau et au-dessous du fourneau un seau pour les eaux sales, des casseroles. Un rideau fermait la petite cuisine. Les courses pour les repas se faisaient dans la boutique. On se servait dans les sacs pour le riz, les pâtes étaient dans des caissettes, les tomates bien en vue à l'entrée de l'épicerie, comme les fruits d'ailleurs, dans des caissettes ramenées des Halles. Les deux jumeaux qui dormaient dans des berceaux près du lit y vécurent 2 ans jusqu'au décès de Fanny. Ensuite Henri dormit dans le grand lit des parents, à leurs pieds.

À 4 ans il était emmené par un de ses frères à la maternelle de la rue du Figuier. Il ne se rappelle guère celle-ci, si ce n'est qu'il faisait des cocottes en papier et parfois des petits damiers de papier de différentes couleurs.

Tous les matins, après que le père soit parti aux Halles, la mère se levait et après une toilette vite faite, elle descendait à l'arrière-boutique pour y préparer le petit-déjeuner. Les enfants se levaient, mettaient les mains et la figure dans la cuvette d'eau et, après s'être habillés, descendaient à leur tour à l'arrière-boutique où la mère les attendait, ayant préparé des tartines beurrées, du café au lait, et installé des bols et des cuillères. Sarah, attendait d'être seule pour se laver et s'habiller et descendait donc la dernière. Dans l'arrière-boutique, les 4 enfants du 2<sup>ème</sup> étage et les plus grands, Marcel et Léon, qui couchaient dans l'arrière-boutique, ne manquaient pas de parler et plaisanter, pendant que Mantcha de temps en temps leur demandait d'être plus silencieux. Le brouhaha prenait fin quand la petite troupe sortait pour se rendre à l'école.

## L'âge de raison

A 11 ans, il faut préparer la Bar Mitsva (la communion). Mantcha n'est pas pratiquante. Elle a abandonné le fait d'allumer les bougies le vendredi quand sa mère Rachel est morte. Mais à Paris dans les années 20, la famille va une fois par an à la synagogue pour le Yom Kippour (le Grand Pardon). Ma mère y reste toute la journée sans manger, à prier et à converser avec les voisines. Ce jour-là, elle dit à Sarah: "Toi, tu vas jeûner, mais tu donneras à manger à Riri, ( c'est ainsi que l'on m'appelait) car il est trop maigre pour se passer de manger". Ma mère fait comme tout le monde chez les juifs. Mon père n'est pas du tout attaché à la religion. Donc, pour préparer ma Bar Mitsva, ma mère m'envoie à la belle synagogue de la rue des Tournelles. Je vais suivre les cours d'hébreu, après ceux de l'école, une ou deux fois par semaine. Avant de rentrer dans la synagogue, je m'arrête chez un petit libraire pour acheter un ou deux contes de fées. Je les lirai en cachette durant le cours d'hébreu pendant que le rabbin est occupé ailleurs. Au bout de six mois, je ne suis pas au point pour passer ma Bar Mitsva. Ma mère va chercher près de chez nous un ancien rabbin qui va me donner des cours particuliers. Ma Bar Mitsva va se passer à la petite synagogue que fréquente habituellement ma mère, rue de l'Hôtel de Ville. Aujourd'hui, à sa place, il y a un parterre fleuri dans le prolongement de l'Hôtel de Sens. Pour cette cérémonie, la Thora est sur une tribune. Elle est ouverte et je vais lire quelques lignes désignées par le rabbin au moyen d'une main en ivoire. Ces lignes sont chantées. Avec ma voix de fausset, c'est consternant mais j'étais ainsi reconnu par la communauté comme un membre à part entière.

En 1920 une école a été construite rue Neuve Saint Pierre, tout près de l'épicerie. Durant les travaux, le dimanche quand les ouvriers étaient partis, les enfants du quartier jouaient dans les gravats. Comme tous les enfants, je grimpais un escalier et au premier étage, par l'embrasure de la fenêtre pas encore installée, je sautais dans la cour. Maladroit, je tombais sur la tête, sur un gros caillou. Sur un tas de sable déposé par les ouvriers du bâtiment, je pissais le sang. Les enfants m'ont emmené chez le pharmacien qui m'a soigné avec de la teinture d'iode. Il me reste encore aujourd'hui, sur la tête, une grosse cicatrice.

Donc je n'allais plus à l'école des Hospitalières Saint Gervais, mais à celle de la rue Neuve Saint Pierre et ce jusqu'à 12 ans où j'obtins mon certificat d'études. C'est

à ce moment-là que je dit à mon père que je ne veux plus aller à l'école et que je veux aller travailler. Mon père me répond en souriant : "Riri, tu dépasses à peine la table, il faut que tu grandisses encore car personne ne voudra de toi". Il fallait que je me rende à l'évidence: ce que disait mon père était vrai. Donc, je fis des demandes pour prolonger ma scolarité. La première en direction d'un service social de Rothschild où l'on me donna la marche à suivre pour passer un concours d'entrée au lycée. La deuxième en direction du Cours complémentaire de la rue Grenier sur l'Eau où je m'inscrivis pour passer un examen d'entrée au Cours complémentaire. Après les vacances, j'ai été informé du résultat positif de ces épreuves et j'en parlai à ma mère. Celle-ci voulait savoir où j'allais aller. Moi, j'étais fier de ces résultats et avait hâte de m'inscrire au lycée. Le lycée situé avenue Trudaine m'apparaissait superbe. Pour moi, c'était un niveau supérieur et puis je mangerais gratuitement à la cantine car je bénéficierai d'une bourse. Ma mère me dit: "Où est ce lycée?". Je répondis: "Dans le 18<sup>ème</sup> arrondissement". "Et comment iras-tu?". « En métro ». Ma mère, épouvantée: "Dans le métro tout seul, tu es fou! Non, tu es trop petit pour cela". Je vais donc faire deux ans d'étude au Cours complémentaire où je me suis ennuyé.

Deux mauvais souvenirs s'attachent à cette période. Le premier: un samedi matin, en classe, je laisse tomber mon crayon par terre. Je vais pour le ramasser. Je tombe et reste évanoui. Une femme de service me ramène à la maison. Des années après, j'ai fait une relation entre ce qui m'était arrivé et le repas du vendredi soir qui était toujours un repas bien copieux et bien gras. Le deuxième, c'était dans la deuxième année. J'étais au tableau à répondre au professeur. Un pou tombe de ma tête sur son bureau. Pour le professeur, c'était un scandale. Je revins à la maison aussitôt avec ordre de me faire couper les cheveux à ras. Ma mère ne voulait pas, mais mon père m'emmena tout de suite chez le coiffeur qui exécuta l'ordre. Le temps que des cheveux repoussent je n'allais pas dans la cour aux moments des récréations tellement j'avais honte.

Aux grandes vacances, mon père a loué une maison à Vigneux. À l'époque c'était la campagne. En arrivant, ma mère m'amène au sanatorium tout proche où elle me pèse. À la fin du mois de juillet, nous y retournons pour la pesée. J'ai grossi de 20 grammes. Ma mère est furieuse. Elle ne comprend pas pourquoi, alors qu'elle me nourrit très bien, qu'elle me fait des plats que j'aime. Et ce résultat! Elle va donc choisir un endroit où me placer pour le mois d'août. Je vais aller chez Monsieur et

Madame Gaillard, avenue du Parc, un couple de rentiers qui garde quelques enfants. Ils ont un jardin potager qui leur donne des légumes, des fruits. Ils élèvent quelques poules, une chèvre. Tous les matins après la toilette et le petit-déjeuner, nous partons, les petits enfants dont j'assure la garde et moi même, sur les buttes, un grand espace herbeux près de la maison. Nous nous amusons beaucoup, à grimper, à courir, à sauter dans cet endroit où nous sommes livrés à nous mêmes. Je veille sur les enfants et sur la chèvre. Après le repas de midi et la sieste, nous recommençons nos escapades sur les buttes jusqu'au repas du soir. La cuisine de Madame Gaillard est ordinaire, mais elle me plaît. J'ai de l'appétit à courir comme je le fais. À la fin du mois d'août, j'ai grossi d'un kilo. C'est un succès qui tranquillise ma mère.

Les buttes de mon enfance ont disparu. Lorsque je suis dans le train, à la hauteur de Villeneuve-St-Georges, je vois quatre grandes tours qui dominant Vigneux. Elles ont pris la place de mes buttes.

Après les grandes vacances, je retrouve mes copains de la rue. Nous pouvons jouer ensemble aux gendarmes et aux voleurs, aux billes et fabriquer des patinettes. La confection en est assez simple. Mes copains vont sur les quais voir les péniches qui y sont arrêtées. Certaines ont du bois. En prenant des morceaux de bois nous nous construisons une petite cabane qui nous fait rêver à Robinson Crusoë. D'autres péniches sont chargées de ferraille. On peut trouver des roulements à billes que mes copains me rapportent. Et puis il y a toujours l'été des chantiers où nous trouvons des planches que je vais scier pour en faire soit un guidon, soit le pied de la patinette. Il reste à voler des cales sur les charrettes qui transportent des tonneaux de vin et à acheter deux pitons et un grand clou pour faire une patinette. C'est moi qui la fabrique parce que mon père qui est épicier possède plein d'outils. C'est d'ailleurs cela qui me confère une certaine supériorité, malgré ma petite taille et ma maigreur. Et puis quand je sors dans la rue, j'ai toujours les poches pleines de cacahuètes, que je distribue.

## **Le labeur, les peines et les joies, les copains et le sport**

Dans les premiers jours de septembre 28, j'ai 14 ans. Je suis installé près de la fontaine Charlemagne où je fabrique une patinette. Ma mère me crie: "Auri, viens ici". Quand je suis près d'elle, elle me dit: "Tu veux aller travailler et tu t'amuses. Il



faut que tu arrêtes ce que tu fais". Le lendemain matin, je vais donc partir avec mon frère Georges au Bureau de placement. On m'inscrit. Et puis un homme présent dans le bureau dit à mon frère: "On recherche du personnel rue Beautreillis". C'est à côté de notre domicile et nous allons à l'adresse indiquée. Mais c'était une mauvaise information. Dans la rue, il y a les bureaux d'une usine. Mon frère y entre et demande si l'on embauche des jeunes. On lui répond par l'affirmative. Je vais me présenter avec une blouse, dans ces bureaux, le lendemain matin A l'usine Mettetal, du nom de son propriétaire, je vais rester 8 ans.

Où je suis, c'est le bureau des commandes. On réalise des fiches destinées à l'usine pour la fabrication des pièces. Chaque fiche porte le nom de la pièce (écrou, rondelle, clé...), le nombre de pièces, un dessin de la pièce avec toutes ses côtes (longueur, largeur...) et si le dessin est important, il est fait sur une feuille séparée jointe à la fiche; il y a lieu de noter le pas de vis, les dimensions du trou quand il y en a un. Je vais apprendre à dessiner les rondelles, les écrous, les corps de robinet et à me servir d'un pied à coulisse. J'aide au numérotage des paquets destinés à l'expédition.

Et puis par la suite (hors service) je sortirai pour acheter pour les personnes de mon service (6, 7) leur petit-déjeuner fait de pâtisseries, de pains, de charcuterie. Pour parfaire mes connaissances de dessinateur industriel, je vais aller suivre des cours de géométrie le soir dans une école de la rue de Charenton. Je me lève le matin à 6 heures pour être au travail à 7 heures. Je prends un petit café au bar de la rue Saint Paul. Je dors dans l'arrière-boutique sur un divan acheté d'occasion. Et puis, compte tenu de mon état de santé, je m'inscris aux Bleuets du 4<sup>ème</sup> pour y faire de la culture physique. Ce club est à deux pas de l'épicerie, au lycée Charlemagne, du même nom que la rue.

A la Pentecôte 1930 (jour férié) alors que je me prélassais au lit, j'entends des plaintes venant de l'arrière-boutique. Ma mère est en larmes. Mon frère Georges âgé de 20 ans (saute-ruisseau chez un huissier) s'est noyé dans le Bassin d'Arcachon. Il passait ses vacances avec la famille Reiner (leur grand-mère Dina était née du premier mariage de mon grand-père maternel, Méléchovitz). Mes parents sont bouleversés. Les obsèques ont lieu au cimetière de Bagneux. Plusieurs jours durant,

mon grand frère Marcel m'a accompagné dans des promenades le long de la Seine car devant ce drame, j'étais catastrophé. Trois jours après les obsèques, un soir, au repas, ma mère, en montrant une chaise vide, dit: "Cette chaise va rester vide". Je me suis mis à pleurer sans arrêt, sans vouloir manger, ni pouvoir parler. J'ai ressenti l'absence. Au moment où j'écris, les larmes me viennent aux yeux. La douleur, provoquée par la disparition de mon frère, est toujours aussi vive.

Dans les années 30, le butane gagne la société. Il sert au chauffage, à l'éclairage. A l'usine, on fabrique des centaines et des centaines de détendeurs qui sont fixés sur les bouteilles de butane. L'usine Mettetal, qui comptait 250 salariés, va en avoir 350. A cette époque, je suis capable de réaliser les bons de travail pour chacune des pièces commandée. Dans la même période, Madame Marie, qui est la boulangère en face de notre épicerie, va me demander d'aider deux de ses enfants pour leur scolarité. Et puis d'autres soirs, je vais aller chez l'oncle Avroum (Abraham), marié avec Dora, pour aider leur fille Sarah dans ses devoirs, car elle est en retard dans sa scolarité. Avroum était le plus jeune frère de ma mère. Il m'aimait beaucoup et son fils Marcel était comme un frère pour moi. Dans cette famille, il y avait encore deux filles: Hélène et Renée. Parfois le dimanche après-midi, ma mère et mon père vont rendre visite à la famille de ma mère (frère ou sœur). Mes parents m'emmenaient toujours avec eux pour faire connaissance avec mes cousins et mes cousines. Lorsque je ne m'y rends pas, mon frère Marcel m'emmène avec lui aux sorties de pionniers rouges au bois de Vincennes car mon frère aîné est communiste. Parfois mon frère Marcel m'emmène au cinéma "La Bellevilloise". On y projette des films antireligieux où les curés sont ridiculisés. Les spectateurs rient de ce spectacle. Mais moi, je ne trouve pas bien de se moquer des gens. Heureusement mon frère me donne une explication qui n'excuse pas le film, mais en montre le pourquoi.

En 1931, j'ai 17 ans. Des copains de la Rue, que je ne voyais plus, viennent me voir. Ils m'appellent "Henri" et ils me demandent de leur créer un club sportif. J'avais arrêté de les fréquenter en raison de mon travail, de mes cours, de ma famille. Leur visite amicale me fait plaisir. C'est une marque de sympathie et de confiance. Alors je me débrouille, me renseigne auprès de la Fédération des sociétés juives de France, de la Préfecture de Police, à la mairie du 4ème arrondissement. J'apprends que ma rue est dans l'îlot insalubre n°16, que le mur qui est au fond de ma cour date de Philippe Auguste. Je m'instruis en faisant des démarches de légalisation, de création,

d'affiliation. Le club ainsi créé, l'Amicale Sportive du 4ème arrondissement, adhère à la Fédération des Sociétés Juives de France, moyennant une cotisation annuelle. Je réunis les ados intéressés par le club. Le Bureau est constitué. J'en suis le secrétaire. Le Bureau se réunit tous les mois. Il fixe le tarif des cotisations. Je fais imprimer des cartes de club. Elles seront remises aux adhérents contre paiement des cotisations. Contre présentation de leur carte, l'adhérent bénéficie d'activités gratuites: séances de culture physique deux fois par mois dans un gymnase rue de la Durance sous la direction d'un moniteur et piscine une fois par mois le soir à la piscine Ledru Rollin. Six mois après la création du club, nous étions une trentaine d'adhérents présents aux activités.

Mais à partir de 1932, la présence de Hitler en Allemagne et les méfaits de ses hommes de main préoccupent les juifs de France. La vie de notre famille va devoir changer

Les repas chez les Ségal sont de plus en plus agités. Marcel est communiste. Maurice est trotskiste. Ils échangent vivement leurs différences. Les autres écoutent. Léon est vendeur de draps chez David rue des Francs Bourgeois. Il pense à son avenir. Sarah, la fille, n'a pas la parole. Et moi, plutôt faible, je me demande: "Pourquoi cette violence?" Les deux frères Marcel et Maurice parlent avec conviction. Tous les deux sont d'accord sur une chose: Hitler représente une menace, un danger pour la paix, et aussi un péril pour les juifs et pour la France. Il faut agir. Je me sens pousser des ailes. Je vais adhérer au mouvement d'Henri Barbusse pour la paix, contre la guerre. Ce mouvement dénommé "Amsterdam-Pleyel", du nom des deux lieux où il a été fondé. Dans la foulée, j'adhère aux Jeunesses Communistes.

Dans la même période je vais beaucoup grandir. En 1932, mon collègue de bureau Chastang va me mesurer tous les mois en inscrivant ma taille sur un mur. Tous les mois, en 1932: un centimètre de plus, soit 12 centimètres dans l'année. En 1933, je grandirai de 9 centimètres.

En raison de mon activité militante, je vais abandonner les cours que je donnais aux enfants de Marie la boulangère. Mais je conserve ceux que je donne à Sarah parce que, après celui-ci, je fais un crochet, de la rue des Ecouffes à la rue Ferdinand Duval à la boutique de ma tante Leiké, la sœur de Mantcha, mariée avec

Bioumen ( Benjamin) dont Mantcha avait été éprise . J'espère y voir sa fille, ma cousine Sophie. C'est dans l'été 1932, dans le square de la place des Vosges où la jeunesse juive du Marais se retrouve que je vais rencontrer Nathan Korb (Francis Lemarque). Je lui parle de l'Amicale Sportive du 4ème que je viens de constituer et lui de son club: l'Union Sportive Ouvrière du 11ème. Nous évoquions forcément la situation en Allemagne. Nous sommes tous les deux antifascistes. Compte tenu de mes opinions, il me dit que ma place serait mieux dans sa fédération sportive, la F.S.T. (Fédération Sportive du Travail), qui est de gauche. Il m'incite à adhérer à son club. Je vais commencer à voir comment il fonctionne en allant à ses réunions. Celles-ci sont hebdomadaires. Elles donnent le compte-rendu des activités passées et les rendez-vous de fin de semaine. Un climat amical, gai, y règne et je vais y adhérer, tout en restant responsable de l'A.S du 4ème. D'ailleurs, ce que j'ai vu et appris à l'US du 11ème va me servir pour mon club du 4ème. Je vais assister aux fêtes du club de Nathan et m'attacher un peu plus à lui.

Le temps passe et, dans ma famille, il va y avoir des mariages. Celui de Sarah avec Georges Neiman. Mon père, qui avait fait des économies, fit une belle fête et donna à Sarah tout ce qu'il possédait. Léon se maria avec Nadia Starovietzki. Il avait maintenant une très bonne place comme vendeur. Et puis Marcel se maria avec Claire Dachnitza. A cette période, les Reiner avaient abandonné leur épicerie et ouvert une boutique et un atelier de fourrure. Ma tante Leiké et mon oncle Benjamin prirent la boutique des Reiner et laissèrent à mon père leur épicerie de la rue de la Forge Royale, qui fit cadeau de cette épicerie à mon frère Marcel. Pour lui faciliter la tâche, mon père qui allait aux Halles pour son épicerie acheta également pour Marcel les fruits et légumes. Marcel venait les prendre rue des Jardins St Paul au lieu de se lever de bonne heure pour aller aux Halles. Il faut dire que Marcel était l'aîné de ses enfants et le préféré de mon père. Si la famille, suite aux mariages, avait éclaté, elle se retrouvait toute réunie avec les conjoints tous les vendredis soirs, dans l'arrière-boutique de la rue des Jardins St Paul. Pour moi, cette réunion familiale était une fête. Tout le monde était heureux de se retrouver, de se donner des nouvelles du quotidien, dans un brouhaha, gai, souriant, malgré les aléas de l'existence. Parfois, s'y ajoutait, le cousin Marcel, neveu de mon père, Grupper, des amis de mes frères. En 1933, Sarah est venue avec son bébé Huguette. C'était le premier petit enfant de la famille, accueilli avec beaucoup de joie et de baisers.

## Le monde change. Tout est en mouvement

Mais en 1933, Hitler est devenu chancelier du Reich. En Allemagne, c'est une catastrophe car des mesures antisémites commencent à être appliquées par les nazis. C'est comme une grosse tâche noire sur ma joie de vivre. J'adhère au Parti Communiste. J'abandonne mes cours de géométrie, de culture physique. Le 6 février 1934 les anciens combattants, prenant l'affaire Stavisky comme prétexte, manifestent contre le gouvernement et contre la République dans un climat xénophobe et antisémite. Il y a des combats de rue et des morts avec la présence de groupes ultranationalistes armés et l'intervention des C.R.S. Le 9 février, le Parti Communiste appelle à manifester. La répression policière fera 6 morts chez les communistes. L'année 1934 et 1935 connaîtront des centaines de manifestations et de contre manifestations dans tout le pays. Finalement un accord est signé entre les partis communiste et socialiste demandant l'interdiction des groupes armés fascistes. A cette époque, une famille de juifs allemands s'installe dans notre immeuble. J'en parle à mon père pour qu'il soit attentif à leur situation. Il me dit: "Si ces juifs ont quitté leur pays, c'est qu'ils n'étaient pas en règle avec lui". J'ai explosé. J'ai crié, dénonçant les méfaits des nazis contre les juifs et l' appelant à l'action contre ces criminels. Lui demandant de manifester notre solidarité à l'égard des juifs allemands qui ont tout abandonné pour ne pas être victimes des nazis.

Cette année là, le conseil de révision de l'armée au motif de la faiblesse de constitution refuse mon incorporation. Je partirai donc plus tard au service militaire. Chez Mettetal, mon travail s'est élargi. Mon chef, content de moi, va me confier la responsabilité des réclamations à régler. La plupart du temps, elles sont dues au retard de livraison des pièces commandées. Je vais donc aller dans l'usine voir les chefs d'atelier qui sont concernés par cette commande. Par exemple, s'il s'agit de robinets, je vais aller voir où en est la fabrication de chacune des pièces qui les composent: le corps, la tête, l'écrou, la rondelle. Je vais faire activer la production de toutes ces pièces et m'assurer de leur montage. Ensuite, je peux répondre au client, la date où sa commande sera livrée. Pour moi, l'intérêt de ce travail, c'est non seulement de connaître les procédés de fabrication (tournage, perçage, filetage), mais aussi de connaître les ouvriers et ouvrières de l'usine. Rapidement d'ailleurs, on va ensemble sympathiser.

En 1935, ma tante Leiké va s'acheter une petite maison à Gournay-sur-Marne. En été le dimanche, les cousins, les cousines vont y séjourner. Nous sommes à la campagne, à proximité de la Marne où nous pouvons nous baigner. Nous sommes tous et toutes heureux de nous retrouver, de plaisanter, de rire entre nous. Et moi le bonheur de voir ma cousine Sophie pour qui j'éprouve du sentiment. Cette même année, je vais abandonner l'US 11<sup>ème</sup> avec qui j'avais fait quelques matchs de basket-ball. Ceux-ci m'avaient laissé un mauvais souvenir. Nous jouions sur un terrain vague et il nous fallait porter le poteau de basket, très lourd, pendant une cinquantaine de mètres. Nous utilisions une arrière-salle de café comme vestiaire et l'hiver, nous nous lavions dans un baquet d'eau glacé. J'ai adhéré à un club de la FSGT proche de mon domicile, le Centre Bijou Sports dont les réunions hebdomadaires se tenaient dans un café, rue du Pont Louis-Philippe. Le nom du club provenait de son siège dans le centre de Paris (3<sup>ème</sup> et 4<sup>ème</sup>) où beaucoup d'adhérents travaillaient dans les nombreux commerces de bimbéloteries.

En 1936, j'ai accepté d'être le secrétaire du CBS, tout en maintenant mes responsabilités à l'AS du 4<sup>ème</sup>. Avec mes réunions à titre politique et sportif, je ne voyais plus le temps passer. Et puis cette année va être particulièrement riche en événements.

Tout d'abord (probablement en mars), mon père fait une chute aux Halles de Paris où il va tous les matins faire ses achats pour l'épicerie. Il a à la jambe un très gros hématome, la cuisse est rouge et mon père en souffre. Malgré les observations de Marcel et de Maurice, mon père continue de faire ses achats pour son épicerie et celle de son fils Marcel, qu'il voyait ainsi tous les matins. Mon père, souffrant de plus en plus de la jambe, se décide à voir un médecin qui le fait hospitaliser à l'hôpital de Villejuif (spécialisé dans les cancers). Il y reste plusieurs semaines. Un jour Maurice, qui a été le voir et qui a consulté son médecin nous dit à table: "Papa a un néo". A cette époque, on ne prononçait pas le mot "cancer". Mon père va en mourir à la fin de l'été. A son enterrement à Bagneux, toute la famille Méléchovitz est présente: oncles, tantes, cousins, cousines. Il y a aussi les clientes de notre épicerie, les amis de la rue des Jardins St Paul. Tout le monde est attristé, éploré. Mon père était tellement généreux, amical, souriant, toujours de bonne humeur: c'est un grand malheur pour nous tous.

Je le revois dans la boutique, avec toutes ces clientes qui ne voulaient être servies que par lui, même quand ma mère venait pour aider. C'était un bel homme et les femmes l'aimaient parce qu'il les rabrouait. Elles lui demandaient : « Il est bon votre hareng ? » et il répondait invariablement : « bien sûr qu'il est bon, il n'a jamais battu personne ! »

C'est dans cette période que la France va connaître un des plus grands événements de son histoire. A la fin mai, des grèves éclatent et les grévistes, pour se prémunir d'un lock-out, vont occuper les usines. Comme disent les journaux : "C'est la grève sur le tas". La grève va gagner les transports, les bureaux, les services publics, les grands magasins. Ma cousine Hélène va s'adresser aux vendeuses des Galeries Lafayette (ou du Printemps ?) pour les inciter à la grève. Où je travaille, chez Mettetal, il n'y a aucun syndiqué. Mais au bout d'une quinzaine de jours, alors que les grèves se sont multipliées dans tout le pays, des ouvriers vont se rendre au syndicat CGT de la métallurgie pour demander conseil. Ils vont établir un cahier de revendications, recueillir des adhésions, créer leur syndicat. Ils occupent l'usine. A ce moment-là, le patron réunit tout le personnel dans la cour. Il proteste contre cette inadmissible atteinte à la propriété. Cela n'empêche pas le syndicat d'organiser des repas dans l'usine et de créer un service de surveillance avec une garde de nuit des ouvriers. Le syndicat va demander aux employés de désigner ceux qui garderaient les bureaux. Personne n'accepte cette mission, sauf moi. La première nuit, j'ai été me coucher dans la réserve proche du couloir de sortie, sur une rame de papier d'emballage. Je me suis couvert de papier d'emballage. Le lendemain matin, quand les Jeunes Communistes du quartier sont venus aux nouvelles, je leur ai dit ce qu'il me fallait pour occuper le terrain. Ils sont revenus dans la journée avec un matelas pneumatique, des couvertures, des affaires de toilette.... Les employés présents n'en croyaient pas leurs yeux. Je prenais possession de lieux qui ne m'appartenaient pas. Et, pour combien de temps !? Lorsque le 7 juin Léon Blum, nouveau Président du Conseil de la République signe avec les représentants du patronat et des ouvriers les accords de Matignon, la grève s'arrête. Tout le monde reprend sa place. Le patron de chez Mettetal enregistra les demandes des travailleurs. Mon salaire, qui était de 440 francs par mois est passé à 770 francs: une augmentation de 75%. Le Parlement du Front Populaire va voter la semaine de 40 heures, les congés payés de 15 jours, les contrats collectifs, délégués d'ateliers, etc... Les vacances de 1936 ont été mémorables, ainsi que la fête nationale du 14 juillet.

Mais la disparition de mon père le 26 juillet 1936 efface ce moment d'ambiance de bonheur général. Ma mère, Mantcha, est bien seule dans l'épicerie. C'est Benjamin, mon oncle, qui va aux Halles pour elle et qui lui rapporte les légumes, les fruits, les poissons pour la vente. Benjamin aide Maman à installer les marchandises, à en fixer les prix. C'est moi qui accroche les volets le soir, et les décroche le matin. Marie la boulangère aide aussi Maman pour la vente. Je dormirai seul dans l'arrière-boutique et j'irai prendre mon petit-déjeuner au café de la rue St Paul. Plus tard, j'irai passer un nouveau Conseil de révision où je serai admis. J'irai donc faire mon service militaire en 1937.

Après la défaite de 1936, le patronat va prendre sa revanche. Le gouvernement du Front Populaire va partir. Il va laisser la place à des gouvernements moins à gauche. Fin avril 1937, des manifestations fascistes et des contre-manifestations vont se heurter à Clichy. Les CRS vont intervenir. Il y aura des morts. Par solidarité, la CGT lance un mot d'ordre de grève. Celle-ci est politique. Le patronat va réagir en incitant à la fermeture des usines. Chez Mettetal, le patron ferme l'usine. C'est un lock-out. Il met les ouvriers dehors et autorise les employés à entrer dans les bureaux pour travailler. Je décide de me solidariser avec les ouvriers et je ne vais pas travailler. La grève n'étant pas revendicative, j'ai aux yeux de mon employeur rompu mon contrat de travail. Je suis licencié par Mettetal au bout de huit années et demi de travail.

## **Une nouvelle étape**

Le 1<sup>er</sup> mai 1937, je participe au défilé et le 2 mai, je me rends rue de Paradis, au siège du comité régional de la FSGT pour donner un coup de main. J'y rencontre le secrétaire général, Robert Mension, que je connais bien, puisque je suis membre du Comité directeur et que je dirige un de ses clubs: le Club Bijou Sports. Je l'informe de ma situation de chômeur. Il me dit: "Cela tombe bien, car tu vas venir travailler avec moi. Ceci jusqu'au moment où Glashendler rentrera du service militaire, probablement en octobre. Et toi, tu devras partir à l'armée quand Glass reviendra". Ainsi j'ai travaillé au guichet du siège régional avec Lucienne Rousseau pour la délivrance et la qualification des licences (cartes d'adhérents), réalisé l'expédition des différents bulletins de spécialités sportives (foot, basket, cyclisme, volley, etc.) et



également des convocations pour les réunions du comité et des commissions de spécialités, assisté aux réunions de Direction.

Depuis la fusion des deux fédérations sportives travaillistes (FST et USSGT) en décembre 1934, la FSGT a des Directions paritaires représentatives de chacune des fédérations. Ce qui n'empêche pas les militants de l'ex FST ou de l'ex USSGT d'avoir des réunions particulières avec leur parti respectif (PC ou PS). Lorsque Mension (ex FST), secrétaire général, revenait d'un de ces entretiens politiques, Gougeon (ex USSGT), trésorier du comité, l'accueillait en rigolant et en lui disant: « Alors, tu as été aux ordres? ». Un jour, une lettre émanant d'une section du PS arrive au Comité. Elle sollicite un responsable pour une réunion de travail. Mension me charge d'y aller. C'est délicat, car la section socialiste va croire que je suis de leur Parti. Enfin, je m'en suis bien tiré en exposant l'orientation de la FSGT vers un sport populaire.

En septembre 1937, la FSGT va organiser une réception en l'honneur de Léo Lagrange, ministre des sports. Quelques dirigeants nationaux de la FSGT et régionaux y seront présents. Mension me dit: « Tu viens avec nous ». Que faire? Je suis mal habillé. Je vais chez mon oncle Abraham et lui demande de me prêter un complet de son fils Marcel. Je l'essaie. Il n'est pas sur mesure, mais il va quand même.

Après la période du Front Populaire, les initiatives de Robert Mension vont favoriser l'adhésion de nouveaux clubs. Des affichettes annonçant des assemblées constitutives de clubs FSGT. De nombreuses invitations à ces assemblées sont remises aux mouvements de jeunesse, en même temps que je discute avec leurs responsables. J'étais présent à bon nombre de ces assemblées toujours très positives. J'ai reçu au siège du comité des jeunes voulant créer leur club. Souvent ils étaient mineurs, parfois étrangers. Il fallait trouver des solutions pour la légalisation du club. C'est ainsi que je suis devenu le trésorier d'un club qui devait s'appeler l'Aurore et dont je parlerai plus tard.

J'ai vécu une période très active et j'étais peu présent à la maison. Je voyais ma mère le matin et aux repas. Je lui donnais ma paye. Ma mère avait tenu à conserver l'épicerie. Elle l'a fait fonctionner avec l'aide de l'oncle Benjamin au détriment de sa santé.

En octobre 1937, j'ai reçu ma convocation pour rejoindre l'armée, dans la caserne de Meaux.

## Sous les drapeaux

La première année, c'est l'instruction militaire. Au moment de l'incorporation, je prends mon uniforme. Petit et maigre, je ne trouve pas de vêtements à ma taille. Je nage un peu dans ceux-ci, avec un calo qui tombe sur mes oreilles. Je marche un peu de travers pour rire, comme Charlot. Tout le monde me trouve sympathique.

Un incident cette première année. Avec ou sans permission, la plupart des appelés s'en vont à Paris le dimanche voir leur famille. Je fais comme eux pour voir ma mère. Dans le car du retour, le chauffeur fait une annonce. Il indique que le car va s'arrêter en route. Un deuxième car qui le suit prendra les voyageurs qui vont jusqu'à Meaux. Comme je lisais, je n'ai pas entendu l'annonce. Quand mon car s'arrête, tout le monde descend sauf moi. Le chauffeur me demande de sortir. Je lui dis que je reste, car je vais à Meaux. Il m'indique que je dois prendre un autre car, comme il l'a annoncé mais que celui-ci est maintenant reparti. Me voilà dans la nuit, sur une route nationale, à faire de l'auto-stop. Pendant longtemps, en vain. Et puis, à la vue de ma tenue militaire, une voiture s'arrête et m'emmène à Meaux. Je serai à la caserne avec 5 minutes de retard sur l'appel. Mes copains de chambrée ayant prévenu le sous-off tout s'arrange. Ouf! Tout va bien pour moi. Dans cette nuit très froide, j'ai eu très chaud. J'ai peu de souvenirs de cette première année, où souvent le soir je jouais aux cartes (belotte, bridge) avec des jeunes incorporés très sympathiques.

Et puis un incident. Une punition. Parce qu'un matin à l'appel, on annonce: « Revue de détail ». Et on apprend que cette revue de détail sera faite par un adjudant particulièrement sévère. Il ne faut pas laisser une poussière sur son fusil ou un pli à la couverture du lit, sinon gare aux sanctions. Tout le monde se précipite dans sa chambre pour astiquer, nettoyer, préparer son matériel. Quelques soldats sont retenus pour faire des corvées. Je suis dans ce cas. Je dois aller dans une cour annexe pour désherber. Personne ne va jamais dans cette cour. Je dis au caporal: « Je vais faire cette corvée après avoir préparé ma revue de détail ». Le caporal me répond: « Non. C'est tout de suite que tu vas aller faire ta corvée, sinon je te porte un motif ». Qu'à cela ne tienne, je vais d'abord préparer comme il faut tout mon matériel. Ensuite, je vais aller dans la cour annexe désherber les pavés où il ne passe jamais personne. A l'appel du midi, je suis appelé à me présenter devant le lieutenant qui me dit: « J'ai un motif déposé par le caporal: « refus d'obéissance ». Sanction: 15 jours de taule, dont 8 où je suis seul. Tout cela ne m'a pas affecté. La

tradition voulait que les punis soient bien soignés, avec une double ration de nourriture et de vin.

La deuxième année, je vais suivre le peloton des élèves sous-officiers. Je serai reçu, comme l'atteste mon livret militaire, mais je ne serai pas nommé. Je devais probablement figurer sur une « liste rouge ».

En 1939, après Munich, les soldats qui devaient être libérés sont maintenus sous les drapeaux. Je suis affecté à un service comme tous les soldats dans mon cas (cuisine, cantine, courrier, etc.). Pour moi, ce sera le service de mobilisation. Il y aura avec moi des réservistes de 40, 50 ans qui se figurent en vacances. On ne peut rien leur demander. Je vais donc assurer le service sous le commandement d'un colonel qui va bien m'estimer. Il s'agit d'expédier des ordres de mobilisation chaque jour selon un calendrier bien établi, à tous ceux qui doivent rejoindre l'armée dans une caserne désignée.

Août 1939. La presse annonce la signature d'un pacte germano-soviétique. Cela éclate comme une bombe. Incroyable et pourtant vrai. Que puis-je en penser? Depuis près de deux ans, j'ai été enfermé dans ma caserne, avec quelques rares visites à ma famille. J'ai eu très peu de relations extérieures. Bien sûr, il y a eu Munich, où la France et l'Angleterre ont laissé les mains libres à Hitler. Les Soviétiques ne font plus confiance aux signataires de Munich, mais traiter avec les nazis! Non, ce n'est pas possible. Il me faut des explications sur cette situation. Mais je crains d'attendre longtemps. Et puis le 3 septembre, la déclaration de guerre de la France à l'Allemagne me donne des motifs de bien travailler au poste où je suis. Chaque jour, j'aurai des mobilisations à faire pour telle ou telle catégorie de la population. Et puis il y a les convois militaires qui vont à Strasbourg et qui s'arrêtent à Meaux pour se ravitailler. Ils ont besoin d'essence pour leur moteur, de fourrage pour leurs chevaux. Je vais devoir les piloter jusqu'à 800 mètres du lieu où je suis, jusqu'à la caserne Noéfort. Dans ma caserne, tous les soldats sont partis sur des positions de guerre établies en Seine-et-Marne. Le colonel a écrit au général pour demander que je reste avec lui, afin d'assurer le service. Le général donne son accord pour un délai de 15 jours. Au bout de ce délai, le colonel écrit au général pour demander pour moi, une prolongation. Celle-ci lui sera accordée. C'est donc un mois après le départ des soldats de ma classe que je les rejoins dans leur cantonnement à la ferme de Montchauvoir près de Mormant. C'est Carnoy qui va m'accueillir le premier. Il veut absolument me voir, me parler. Mais je dois d'abord me présenter à mes supérieurs, m'installer, manger. Je le verrai donc après le repas du soir. Carnoy me raconte qu'il a été très malade, avec des coliques. Des soldats lui ont fait le reproche de ne pas monter la garde comme tout le monde, qu'il était un « tire-au-cul ». Fils de gros cultivateurs de Picardie, il a beaucoup souffert de la brutalité mentale de quelques uns. Au repas du soir, j'ai remarqué que chacun allait chercher son manger et s'installait comme il pouvait dans un hangar ouvert à tous les vents. Avec l'aide de Carnoy, je fais connaissance avec quelques soldats d'active et je leur propose de rester ensemble pour les repas et qu'à tour de rôle, on lave toutes les assiettes, on va chercher le pain, etc... Comme le couchage était défectueux, je propose que l'on fasse une démarche auprès de l'adjudant Oudit pour y remédier. Nous étions proches des forêts, et malgré l'interdiction, nous allons y abattre quelques arbres. Oudit, qui étais menuisier de son métier, avec l'aide de notre petit groupe a réalisé une dizaine de lits (cadres de bois et fil de fer) dans lesquels étaient posés des sacs remplis de paille, couverts de draps et de couvertures. Dans la foulée, des bancs ont été faits

pour les repas. Toutes ces modifications ont changé l'état d'esprit général. Et notre petit groupe s'est ouvert à quelques jeunes autres soldats. Se sont tenus à l'écart M. Jambon, entrepreneur dans le bâtiment et deux autres réservistes qui formaient sa cour. M. Jambon était présent au campement avec sa voiture qu'il avait mis à la disposition du lieutenant. Ensemble, M. Jambon, le lieutenant, les deux réservistes allaient faire des randonnées en voiture dans la région. Le lieutenant donnait des permissions à M. Jambon qui en remettait à ses deux acolytes. Le petit groupe n'était pas souvent présent au casernement. D'ailleurs, la proximité de Mormant de Paris faisait que les soldats retrouvaient de temps en temps leur femme pour une journée. Il faut dire que la France s'était installée dans une guerre d'attente. Ainsi la région militaire préparait une exposition du « meilleur abri ». Bien sûr, il y avait des obligations. Une garde de 4, 5 soldats était nécessaire pour faire fonctionner les projecteurs en cas d'alerte. Nous faisons partie de la D.C.A.: la Défense Contre les Avions. J'avais convaincu l'adjudant de la nécessité d'organiser un tour de permission pour réaliser la garde permanente. Mais il fallait tout d'abord régler la situation du cuistot. Ce jeune soldat marié depuis peu avait fait venir sa femme à Montchauvoir et lui avait trouvé une chambre dans le village. Mais le lieutenant lui avait interdit toute absence le week-end. Du coup, il s'était mis à boire, à se soûler avec le vin des soldats qu'il remplaçait par de l'eau. La cuisine du samedi et du dimanche était brûlée. Tout le monde râlait sans solution. Il a suffi de trouver deux volontaires qui remplacent le cuistot les fins de semaine pour que tout rentre dans l'ordre. D'autant plus que le cuistot faisait bien la cuisine. Et puis je suis allé au bureau du bataillon où je connaissais un soldat qui a bien voulu me tamponner des bons de permission. J'ai réuni le groupe et ensemble on a établi un tour de permissions de fin de semaine (sauf le trio des réservistes).

Je vais un jour à mon tour voir ma mère. Elle a vendu la patente de son épicerie et vit de ses économies. Mantcha s'est installée dans le logement du 2ème étage du 35 rue des Jardins St Paul. Elle a installé son fourneau à gaz, de son ancienne cuisine, sur de grandes caisses. Elle me dit que cela est suffisant pour elle toute seule. A 56 ans, elle est veuve. Ses enfants sont partis. Elle délaisse tout. J'ai un mauvais souvenir de cette situation. Ma soeur Sarah va la faire venir dans l'immeuble où elle habite, au 38 rue Ramey, Paris 18ème. Sarah est installée au 1er étage et maman aura son logement au rez-de-chaussée.

L'hiver 39, assez rigoureux, se passe sans histoire. Je monte à mon tour deux gardes de nuit dans l'abri que nous avons réalisé pour l'exposition. Aux alentours d'avril 40, le lieutenant m'appelle. Il m'indique qu'il m'inscrit au peloton (stage) des élèves officiers. Je lui réponds que je ne peux pas y aller car je n'ai pas été nommé sous-officier. Il me dit: « C'est moi qui commande et vous irez suivre ce peloton ». Il ajoute: « Si vous n'y allez pas, j'inscrirai le motif: refus d'obéissance ». En période de guerre, il vaut mieux ne pas avoir un tel motif... Le stage se déroule dans un château et il ne va pas se terminer. Avant la fin avril, un ordre venu de Paris fixe des implantations nouvelles aux projecteurs qui ont été repérés par l'ennemi. Je pars dans un autre endroit de Seine-et-Marne où je rencontre 5, 6 soldats. Le lieutenant qui m'a amené rassemble les hommes et distribue les responsabilités. Je suis le chef du groupe, 2 sont à la mise en route, l'allumage, les autres au projecteur (écoute, transmission, tracé). On nous amène les repas, le courrier. Peu de relations entre nous. Mais il me faut réguler les absences. Rien de particulier. Jusqu'à un incident le jour où les soldats décident d'aller prendre l'air. En cas d'alerte, j'ai besoin de deux soldats avec moi. Les autres pourront aller à Paris. Je ne connais rien au moteur. Un des deux volontaires accepte de s'occuper de la mise en route, en cas de nécessité. Le téléphone sonne et j'entends: « Alerte ». J'envoie un soldat à l'écoute du projecteur et un autre au moteur pour l'allumage. Je m'installe près de la table où je pointe sur une carte le lieu de passage des avions qui m'est donné par écouteur. La mise en route ne se faisant pas, je crie sur le soldat qui en est chargé, de le faire. Il n'a pas la clé pour démarrer. Il n'a pas pris la précaution de la demander à celui qui l'avait et qui est parti à Paris. Si je ne manoeuvre pas mon projecteur au moment où les avions allemands vont passer, c'est peut-être moi qui vais y passer. Cinq minutes s'écoulent. Pour moi, c'est une éternité! Le téléphone sonne: « Fin d'alerte ». Ouf!

Peu de temps après cela, j'ai de violents maux de tête. Le lieutenant me fixe un rendez-vous pour aller en consultation à l'hôpital de Fontainebleau. Après ma visite, le médecin décide de mon hospitalisation qui va se faire dès qu'il y aura un lit de libre. Mon remplacement de chef de groupe est effectué. Je séjourne à l'hôpital de Fontainebleau de nombreux jours avant d'être opéré. Le personnel nous soigne bien. Nous mangeons bien. Un jour, ma mère vient me voir. Nous allons goûter ensemble et nous promener dans le jardin. Nous sommes très heureux tous les deux de cette visite. Celle-ci l'a rassurée car elle connaissait bien mes maux de tête. J'ai donc subi trois grosses opérations nasales. Le médecin-chef m'avait prévenu de cela et m'avait promis une permission de convalescence de longue durée.

Et puis le 7 mai 1940, la radio annonce que les Allemands ont franchi la frontière à Sedan. La « drôle de guerre » est terminée. Les tanks allemands déferlent en France. Leurs avions bombardent nos villes. C'est la guerre!! A la mi-mai, je sors de l'hôpital avec ma permission de convalescence. Je rentre à la maison chez ma mère, dans le 18ème arrondissement. Mon frère Marcel m'a trouvé un emploi où il travaille, de nettoyeur de pompe à bière. Cela me fait un petit salaire que je remets à ma mère. Ce travail cesse quand les Allemands se rapprochent de Paris. Le gouvernement quitte la capitale. Celle-ci est déclarée « ville ouverte ». Il est recommandé aux Parisiens de quitter la ville. C'est l'exode. Un grand nombre de personnes avec femmes et enfants partent sur les routes et se font torpiller durant cette débâcle dramatique. Le 6 juin 1940, les Allemands occupent Paris. J'y suis resté cloîtré chez ma mère, qui m'interdit, ainsi que ma soeur Sarah, de sortir. Pour que les Allemands ne me fassent pas prisonnier. Après l'Armistice de juin 40, les Parisiens qui sont partis reviennent. Le maréchal Pétain gouverne le pays. Sa poignée de main avec Hitler ouvre la page de la Collaboration. Le 10 août, je me présente à la gendarmerie pour être démobilisé. Je leur remets ma tenue militaire et je reçois une prime de mille francs.

Et maintenant que faire? Ma mère avait déménagé de la rue des Jardins St Paul pendant la guerre. Elle habitait près de ma soeur au 38 rue Ramey Paris 18ème. Ma soeur y logeait avec ses deux filles: Hugnette (née en 1933) et Monique (née en 1939). Son mari Georges Neiman était prisonnier de guerre dans un stalag en Allemagne. J'avais abandonné le 4ème arrondissement en 1937 et je ne connaissais personne dans le 18ème.

## **Entrer en Résistance**

Un jour je vais place de l'Hôtel de Ville, et je vois accroché sur le bâtiment municipal un drapeau à croix gammée. Cela m'est insupportable. Il faut que je fasse quelque chose pour chasser cela. C'est un drapeau plein du sang des juifs, du sang des antifascistes. Je vais essayer de retrouver mes anciens camarades en allant à plusieurs reprises dans le 4ème arrondissement, rue François Miron, où se réunissaient les Jeunes Communistes. Un jour, je tombe sur Antonin Clergue, mon secrétaire des J.C. et à qui j'avais confié la direction de mon club sportif, l'A.S. du 4ème. Je lui dis:

« Les fascistes occupent le pays, je veux les combattre. Comment faire? ». Il me procure un rendez-vous avec Maurice Berlemont,( qui sera après guerre conseiller municipal du 11ème arrondissement de Paris). Berlemont me demandera de venir un jour au Bois de Vincennes. Je vais rencontrer des jeunes qui jouent ou courent. C'est une façon de passer inaperçu. Là, je rencontre Robert Mension, le secrétaire général de la FSGT que je connais très bien qui me donne un rendez-vous chez lui, rue de Belleville, dans le 19ème arrondissement. Il me charge de récupérer chez Denise Briday (une employée de la FSGT) le fichier des clubs de la FSGT de l'Île-de-France. Je suis chargé de la relation avec ceux-ci, soit par correspondance, soit en allant les voir. Nous nous réunissons chez la mère d'André Grosselet, qui est concierge dans le 5ème arrondissement. Elle va recevoir notre courrier, qui arrivera chez elle sous un nom d'emprunt. Un noyau des résistants qui va être appelé « Sport Libre » sera constitué par Auguste Delaune, Robert Mension, André Grosselet, et moi même. Tous militants de la FSGT: Delaune en était secrétaire général, Robert Mension, secrétaire régional de l'Île-de France. Je reçois chez moi, déposé par un cycliste, un paquet de tracts, sans un mot. J'ai préparé des enveloppes à l'aide du fichier. Mension m'a donné de l'argent pour acheter les timbres. L'expédition de ce courrier doit être immédiate. Avec mon vélo, je porter quelques tracts à domicile, sans pouvoir rencontrer des responsables de club. Il est vrai que la mobilisation et l'exode ont vidé Paris d'une grande partie de ses habitants.

Un jour, ma mère me dit que des allemands en uniforme sont venus me voir.et qu'ils doivent revenir le lendemain. Ce jour-là, j'avais rendez-vous avec Mension pour lui rendre compte de mon travail. Je l'informe de la visite des allemands. Il me demande de partir immédiatement de chez moi. Je ne sais que faire. Mension redoute un très gros danger pour moi. Mais par ailleurs est-ce que je peux abandonner ma mère, ma soeur et ses deux enfants? Je vais rester et attendre les deux hommes de la Gestapo. Lorsqu'ils arrivent, ils m'expliquent, en français, qu'ils recherchent un homme porteur d'une carte de bal, organisé par le club Aurore, enregistré à la Préfecture de Police. Renseignements pris à la Préfecture, j'en étais le trésorier. J'affirme que je ne connais pas ce club, et un des deux allemands affirme que je faisais partie du bureau de celui-ci. Les allemands hurlent.et me précise le motif de leur recherche. L'homme qu'ils recherchent s'appelle Grinspan. En 1937, il a tué un attaché de l'Ambassade d'Allemagne à Paris. Quand on l'a arrêté, il était porteur de cette carte de bal. Ce Grinspan, à l'époque, avait voulu ainsi venger les juifs



allemands des persécutions nazies. A la faveur de la débâcle en France, il s'était évadé de sa prison et avait disparu. Pendant la discussion, je me suis rappelé avoir vu dans le commissariat de police du 18<sup>ème</sup> arrondissement une affichette mentionnant la recherche de Grinspan et sa photo. Ma situation était périlleuse. Un des allemands dit à l'autre: « On va l'emmener ». J'ai compris car il y a des mots similaires entre l'allemand et le yiddish. Avec une lueur de génie, j'ai réagi immédiatement. J'ai sorti mon livret militaire où il était mentionné que j'avais été appelé à la caserne en 1937 pour y faire mon service militaire. J'y étais resté 2 ans jusqu'à la guerre et maintenu ensuite sous les drapeaux. Je ne pouvais donc pas, au même moment, m'occuper d'un club sportif. Le livret militaire était, pour les allemands, un témoignage irréfutable. Ils m'ont laissé et j'ai poussé un soupir de soulagement.

J'ai donc poursuivi mon activité de résistant et assisté aux réunions de « Sport Libre ». Une fois, Delaune me dit: « Je vais convoquer chez toi Calmels, le responsable national de la boxe à la FSGT ». Cette réunion eut lieu comme prévu. Peu après, un matin, ma mère, ma soeur et moi, nous nous rendons à l'hôpital Tenon où mon frère Marcel a été transporté. Il a été victime d'un accident qui a eu lieu place de la Bastille. Un chauffeur de camionnette l'avait renversé et écrasé. Il est mourant. Il meurt le 5 décembre 1940. Nous rentrons désespérés. J'aimais beaucoup mon frère Marcel, l'aîné. Je suis catastrophé.

Dans le début de l'après-midi, un cycliste m'apporte un paquet de tracts que je vais déposer sans réfléchir dans les toilettes. Plus tard, dans l'après-midi, ma mère regarde par la fenêtre. Elle dit: « Il y a deux hommes qui viennent dans notre escalier ». Peu après, ils frappent à notre porte. Ce sont deux inspecteurs de police qui me demandent. Je me présente. Ils viennent perquisitionner l'appartement. Ils vont trouver le paquet de tracts, et dans ma bibliothèque une brochure: « Le sport en URSS » écrite par Delaune. Ils me disent: « On vous emmène ». Je vais rejoindre avec eux le commissariat d'Asnières.

A mon arrivée, ils vont m'enfermer dans une cellule. Je passe devant la cellule où est enfermé Calmels. Il a la figure en sang. Après son emprisonnement, Calmels a été libéré. Il a repris le combat dans la Résistance contre les allemands. Plus tard, il a été repris et fusillé. Après mon enfermement, c'est Delaune qui arrive au commissariat et qu'on boucle. Quelques heures après, je suis appelé pour un interrogatoire. Dans un bureau, l'inspecteur, petit, brun, est là, aidé de deux inspecteurs munis de matraques en caoutchouc, qui vont me frapper le dos et les bras. L'inspecteur me dit que l'on a trouvé dans ma cave un fichier. Je lui dis qu'il s'agit là d'un fichier de clubs sportifs légaux. Rien n'y fait. Il se figure avoir le fichier central de la Résistance. Dans ce cas-là, ce serait pour lui une grosse promotion en perspective. C'est clair que nous ne sommes pas sur la même longueur d'onde. Finalement, malgré les coups, mon entêtement lui fait arrêter l'interrogatoire. Ensuite, je pense avoir eu un casse-croûte et m'être endormi. Après un nouvel interrogatoire et une longue attente avec Delaune, nous sommes amenés tous les deux à la prison du Dépôt, près de la Seine, au-dessous du Palais de Justice. Nous allons y rester probablement deux semaines, avec un camarade nommé Chenot et un jeune épileptique. Avec Chenot, pendant la sortie que nous faisons chaque matin dans la cour, nous faisons un peu de culture physique pour nous entretenir. Durant ce temps au Dépôt, j'ai connu une curieuse histoire. Un jour, un homme a été enfermé dans notre cellule. Il était bien habillé. Delaune l'a interrogé. Il s'est présenté comme ayant été le secrétaire de Marius Moutet, ancien ministre de l'Agriculture avant la guerre. Il a raconté qu'avant l'entrée des Allemands à Paris, il avait transporté son ministre en moto dans le sud de la France. Quand les Allemands ont occupé Paris, il s'est présenté à la Kommandantur pour offrir ses services : compte tenu de sa fonction antérieure, il était capable de trouver des marchandises cachées par des français. Il obtient un ausweis des Allemands et il va prospecter pour eux en Normandie. Les Anglais qui étaient stationnés, en prenant la fuite, avaient laissé sur place beaucoup de matériel nécessaire à leurs soldats. Des paysans en avaient profité pour ramasser tout ce qu'ils pouvaient prendre et l'entreposer dans leurs hangars, dans les bottes de paille. Le secrétaire du ministre leur avait proposé d'acheter ce matériel à prix réduit, sinon les allemands pourraient le reprendre. Il a ainsi gagné beaucoup d'argent et connaît des hauts fonctionnaires allemands. Il suppose que la Gestapo a mené une enquête sur la disparition de son ministre sans le connaître, lui. Il affirme qu'il sera libéré le lendemain. En attendant, il commande pour lui un gros sandwich. Delaune lui dit qu'il crève de faim et lui demande de lui payer un casse-

croûte. Il répond par l'affirmative, mais Delaune lui précise que c'est deux casse-croûtes qu'il doit commander, car moi, je suis son copain. Les casse-croûtes ont été les bienvenus. Pour les payer, le secrétaire de Moutet a sorti de sa poche un gros paquet de billets de banque. Il y avait donc du vrai dans son histoire. Et de fait, il a été appelé le lendemain pour être libéré. C'est vers le 20 décembre 1940 que Delaune et moi avons été transférés. Pour ce qui me concerne ce sera dans différents camps où je vais rester enfermé trois ans et demi. Ce sera une autre étape de ma vie. Mais de ce fait, je vais échapper à la Déportation.

## Les camps :

### Aincourt

Fin décembre 1940, je suis interné avec Delaune au camp d'Aincourt (Seine-et-Oise). C'est un ancien sanatorium désaffecté qui va servir de camp d'internement administratif pour enfermer tous ceux qui vont s'opposer à l'occupation allemande à commencer par les communistes. Dès l'entrée du camp, nous sommes enregistrés dans un bureau par un gendarme. Nous nous dirigeons ensuite vers le bâtiment. Dès notre arrivée, des dizaines d'internés entourent Delaune. Ils veulent tous lui parler, lui poser des questions. Dans leur tête, tous ces communistes, pour la plupart des élus (maires, conseillers) sont troublés. Il y a la défaite de la France, le pacte germano-soviétique; et que faire maintenant? Accompagnés d'un gendarme, nous allons nous installer au 3<sup>ème</sup> étage, dans une grande salle (la D.R.), qui est l'ancienne salle de spectacle du sana. Il y a là 90 lits alignés avec draps et couvertures. A midi, nous allons descendre d'un étage pour prendre notre repas. Les tables sont installées tout le long du couloir. Delaune me dit: « Tu vas t'occuper du sport, et moi du politique ». Il fait très froid dans le sana. L'installation électrique a été bombardée par un avion. Le soir, pour me réchauffer, je vais arpenter le grand couloir pendant une ou deux heures. Avant de m'endormir, j'écoute des chansons qu'un interné chante très bien et ensuite, c'est une petite conférence qui est faite sur l'histoire de France. Le lendemain matin, je fais connaissance avec les camarades présents et je vais aller au rez-de-chaussée où il y a des jeunes qui sont rassemblés dans la salle qui leur est affectée. Je vais m'adresser à un gendarme pour qu'il me procure un rendez-vous avec le directeur du camp. Je vais obtenir ce rendez-vous quelques jours après. Le directeur me reçoit dans son bureau. Je lui explique ce que je souhaite. A mon étage, il y a un balcon sur lequel, avec quelques internés, nous pourrions faire une séance de culture physique que j'animerais. Réponse du directeur: « Si vous voulez vous activer, vous pouvez le faire avec d'autres internés qui font du jardinage dans le camp des gendarmes. Dans ce cas, vous aurez droit à une chambre particulière, avec trois ou quatre internés. De plus, vous aurez une soupe supplémentaire ». Je réponds: « Je n'accepte pas votre proposition, qui n'a aucun rapport avec la culture physique ». Je ne lui ai pas dit que je réprovoie toute collaboration avec les gendarmes. Le directeur regrette ma réponse, et il m'indique l'interdiction d'aller sur le balcon. Les gendarmes ont l'ordre de tirer sur ceux qui s'y mettraient. Alors, je prends l'initiative d'ouvrir un cours d'arithmétique (addition et soustraction). Je vais faire travailler, le matin, 5 ou 6 camarades qui le souhaitent. Et puis je vais à une visite médicale. J'ai un

rhumatisme à l'épaule droite, consécutive aux coups de matraques reçus au commissariat d'Asnières. Le Docteur Wolson, interné comme moi, va me faire quelques prélèvements de sang à la cuisse pour les injecter dans l'épaule. Quelques jours après, je suis informé d'une visite. Celle-ci a lieu dans une grande salle gardée par des gendarmes. C'est ma mère, ma soeur, mon frère Maurice, ma belle-soeur Nadia qui sont présents. Je leur raconte comment je vis, Sarah ma soeur raconte à son tour les nouvelles de la famille. Elle me demande ensuite ce dont j'aurais besoin. Et puis Maurice, qui est trotskiste, me parle des événements actuels et il me dit: « Rappelle-toi que les soldats allemands sont des ouvriers sous l'uniforme ». A ces mots, j'explose. Je lui réponds: « Les soldats allemands sont des soldats d'Hitler, et moi, je les combats ». Je suis fâché après lui et ne lui adresse plus la parole. Quelques semaines plus tard, le directeur visite la D.R., notre chambre, à l'improviste. C'est le matin, pendant que je fais mon cours d'arithmétique. Il m'apostrophe: « Ségal, que faites-vous? ». Je lui réponds: « Un cours d'arithmétique ». Le directeur: « De quel droit faites-vous cela? ». Je lui réponds: « De celui que m'ont donné ces internés ». Le directeur me dit: « Je vous l'interdis » et il s'en va. Je ne prends pas en compte son interdiction. Je vais trouver Zelinsky, qui fait office de coiffeur pour les internés. A ce titre, on lui attribue une petite salle avec du matériel. Le salon de coiffure n'est pas ouvert tous les jours. Alors, lorsqu'il est fermé, je vais l'occuper avec mes élèves pour faire le cours. Zelinsky me donnera sa clé ces jours-là.

Trente ans plus tard, dans une correspondance que m'a faite Albert Carn (qui a été directeur de la Polyclinique des Bleuets après la guerre), celui-ci me rappelait les cours d'arithmétique et me remerciait de lui avoir enseigné les additions.

Quelques semaines plus tard, l'administration du camp va réaliser un terrain sommaire de volley-ball et donner un ballon. Je vais m'évertuer à constituer des équipes en tenant compte des disponibilités des internés. Certains étaient occupés au jardinage, ils joueront en fin d'après-midi. D'autres sont occupés aux cuisines, à l'entretien du camp. Je vais organiser des compétitions et afficher celles-ci au rez-de-chaussée du bâtiment. Cette activité va bien tourner.

Et puis au printemps, l'administration réalise un autre terrain, bien sablé, devant l'entrée principale du camp. Alors, en plus des compétitions habituelles, je vais organiser du sport-spectacle entre des équipes sélectionnées d'adultes et de

jeunes. Il fait beau, tous les internés sont autour du terrain. Le jeu est superbe. Les internés oublient un moment leur situation d'emprisonnés.

Plus tard, un événement va troubler le camp. Il y a eu une évasion. Le directeur Andrey prend des mesures. Il supprime les visites, le courrier. Après cette décision, lorsque les gendarmes arrivent pour accompagner les « jardiniers », ceux-ci refusent d'aller au travail. Discussion entre eux et les gendarmes. A ce moment-là, les autres internés se rassemblent à chaque étage et crient: « Nos visites, notre courrier! ». Un bruit énorme retentit dans tout le bâtiment. Les gendarmes s'en vont sans leurs travailleurs. Dans cette manifestation, je constate le bon fonctionnement des groupes de 3 et je pense que Delaune y est pour quelque chose. Le directeur va accorder le droit de visite, la distribution du courrier et des colis. Mais, pour ne pas avoir d'ennuis du côté des Allemands, il va expédier des groupes d'internés dans d'autres camps, pour casser toute structure interne. Le 6 septembre 40, il en expédie 100 au camp de Rouillé, et j'en serai du nombre.

## **Rouillé**

Curieusement, lorsque nous débarquons de la gare, j'ai l'impression de liberté. Il fait beau, le temps est doux, les oiseaux chantent. Tout cela est palpable, au-delà des barbelés qui cernent le camp empli de baraques.

Nous serons logés dans des baraquements en bois, avec des lits superposés en bois. Des draps, une couverture à chaque lit. Nous sommes une trentaine dans chaque baraque. Au fond de chacune d'elles, il y a des toilettes et une canalisation d'eau qui permet de se laver. Tous les matins, après avoir absorbé un café contenu dans un gobelet de carton, nous irons faire les peluches : carottes, rutabagas, topinambours, qui constitueront l'essentiel des repas, sous forme de légumes à midi, de soupe le soir.

Les internés vont s'organiser. Ils désignent leur chef de baraque. Ils vont réaliser des groupes de trois et se doter d'activités : écoles diverses de grammaire, d'arithmétique, de langues, sport, théâtre. Je vais ouvrir un petit cours de culture physique pour les internés de ma baraque.

Plus tard, je vais demander à Coupry de diriger un cours de culture physique élémentaire pour un grand nombre de participants. Je vais tenir deux cours d'algèbre

à deux niveaux différents. Un jour, pour nous distraire, je propose de faire un Tour de France en chansons. Cela est possible car nous avons parmi nous des originaires de Bretagne, de Normandie, d'Auvergne, de Paris, de Marseille. Je vais réaliser avec les internés des répétitions. Nous allons utiliser pour le spectacle les tables, les tréteaux, les bancs du réfectoire. Un dimanche après-midi, j'ai animé le spectacle. J'avais confectionné des petits quatrains pour chacune des provinces, que je récitais avant de passer la parole aux chanteurs. Nous avons eu « Ah quelle est belle ma Bretagne » et puis « J'irai revoir ma Normandie » et aussi « Paris je t'aime ».

Le temps s'écoulait lentement dans cette situation d'enfermement. Mais la direction politique du camp ne restait pas inactive. Elle proposa une mesure de solidarité. Il s'agissait pour ceux qui recevaient des colis d'aider ceux qui n'en avaient pas. Cette mesure a été bien accueillie par tout le monde. Dans ma baraque, Leroux va m'informer en me disant : « Moi, Belli et Faucoux, nous te patronnons. Tu partageras avec nous nos colis ». Je dis à Leroux : « Tu sais, je reçois une fois par mois un petit pain et deux tomates ». Il me répond : « C'est pour cela que nous te patronnons et que tu pourras manger avec nous autre chose que le repas des internés ». C'est Faucoux qui va faire le cuistot de notre groupe, avec l'aide d'un petit appareil de chauffage qu'il s'est procuré. C'est lui qui nous offrira le supplément aux repas de l'Administration. Nous aurons ainsi une omelette, ou du poulet, ou de la charcuterie. Il faut dire que mes trois compagnons recevaient de leur famille des colis que celles-ci déposaient lors de leurs visites. Et aussi que ces familles obtenaient des paysans des denrées sans ticket et à faible prix, car les paysans voulaient ainsi manifester leur sympathie aux internés résistants. C'était la même démarche que le patron de Leroux avait quand il versait à la femme de Leroux une part de son salaire.

Mais en 1942, la lutte des résistants contre l'occupant et les collabos s'amplifie. Les nazis vont aggraver les mesures de répression. Ils vont décider de fusiller des résistants pour chaque attentat contre un soldat ou un officier allemand ; et donc de prendre comme otages les résistants emprisonnés. Un jour, dans notre camp, ils vont en prendre trois. Parmi eux, Martin faisait de la culture physique avec moi quand je faisais mon cours, il n'était plus là, mais je le voyais à sa place habituelle.

Le 15 ou le 16 juillet 1942, tous les juifs du camp de Rouillé, qui avaient déjà été recensés comme tels, sont rassemblés (il y avait des politiques et des droits communs). Lors de l'entrée du camp, les internés remplissent un questionnaire où figurait : « religion ». Bien qu'athée, j'avais répondu : « juif » et l'on m'avait donné une étoile jaune que j'ai cousu sur mon blouson. Il faut dire qu'à cette époque, j'avais le sentiment qu'il était plus dangereux de se déclarer « résistant » que « juif ». Grossière erreur ! Donc, le 15 ou le 16 juillet 42, des gendarmes vont emmener les juifs internés au camp de Rouillé jusqu'au camp de Poitiers. A notre arrivée, le gendarme appelle dix noms, dont le mien. Il nous dit : « Restez là, je vais revenir ». Pendant ce temps d'attente, nous bavardons avec des Tziganes qui sont présents, là, autour d'un feu. Les Tziganes vont nous apprendre que les trois jeunes enlevés du camp de Rouillé par les Allemands sont venus au camp de Poitiers, avant d'être fusillés à Biard. Le gendarme revient et il va enfermer le groupe de dix en cellules, à deux par cellule. Je ne comprends pas pourquoi notre sélection et notre emprisonnement. Je m'allonge sur le bat-flanc pour dormir, et mon compagnon de cellule ne va pas tarder à fermer les yeux. Moi, je ne peux pas dormir. Le mort des trois jeunes m'a attristé et inquiété. Pourquoi la prison pour nous ? Est-ce que je vais être fusillé ? Une chose me tranquillise : l'interné qui est avec moi n'est pas un politique. C'est un droit commun. Ceux-là, on ne les fusille pas. On les utilise comme mouchards. Alors, je devrais dormir, mais je n'ai pas sommeil. Tout à coup, j'entends un bruit de moteur. En me cramponnant aux barreaux de la prison, je m'élève et vois par la lucarne l'entrée du camp. Une voiture militaire s'approche. Elle s'arrête devant le gendarme en faction. Un soldat allemand sort de la voiture et parle aux gendarmes. Est-ce que l'on va m'emmener ? Et dans ce cas, je pense aussitôt à ma mère, à ma sœur, à ses deux petites filles. J'éprouve de la peine, en pensant au chagrin qu'elles vont avoir. Le soldat ouvre la porte arrière de la camionnette. Un couple en sort, avec deux enfants. Ils s'avancent en direction du camp. L'Allemand referme la portière arrière. Il reprend le volant. La camionnette sort de mon champ de vision. Je suis en partie rassuré, mais je ne peux pas dormir. Je m'allonge en réfléchissant. Le temps s'écoule et j'entends à nouveau un bruit de moteur. Je vais me cramponner aux barreaux pour voir la même scène que précédemment. Ça y est, j'ai compris : on ramasse les juifs de Poitiers. Je vais m'endormir d'un sommeil profond. Le matin, je me réveille, j'entends des voix. Je discerne celle des gardes. Ceux qui comme moi ont été enfermés dans les cellules demandent au gendarme : « Pourquoi nous a-t-on emprisonnés ? ». Le gendarme répond : « Le Directeur de votre



camp nous a envoyé une liste de gens à surveiller. Par précaution, on vous a mis en cellule ». Nous allons, à notre tour, entrer dans le camp. Puis, dans l'après-midi, on appelle les juifs de nationalité française. J'en suis. Ceux-là vont retourner d'où ils viennent. Les autres rejoindront les camps de la Déportation.

Quand je reviens au camp, une clameur m'accueille. Je suis bien connu des internés. Ils sont heureux de me retrouver et moi, de reprendre mes activités. Les nouvelles qui nous parviennent sur la guerre en URSS sont mauvaises. Les Allemands sont proches de Moscou, de Leningrad. Ils avancent constamment dans ce pays. Certains internés n'ont pas un bon moral. Que faire pour leur donner confiance dans cette situation ? Une terrible bataille s'engage à Stalingrad. Les Soviétiques résisteront-ils aux Allemands ?

Le 31 octobre 1942, dix internés sont appelés. Ils doivent prendre toutes leurs affaires. Mais ce ne sont pas les Allemands qui les attendent ; ce sont les gendarmes. Il y a là Tournemaine, Monpeurt, d'autres et moi. Tous ont eu des responsabilités politiques ou syndicales, avant-guerre ; moi pas. Je suis dans le lot et je ne sais pas pourquoi. J'étais partout présent dans le camp : le sport, l'école, le spectacle. Nous allons voyager en train. Je suis menotté avec Tournemaine, le trésorier de la Fédération des Cheminots CGT. Pour aller faire pipi, nous y allons ensemble.

## **Voves**

Nous allons être internés au camp de Voves, près de Chartes, et installés séparément dans des baraques du camp. Celui-ci est trois fois plus grand que celui de Rouillé. Il y a près de 700 internés avec 30 personnes par baraque. Lorsque je me dirige vers ma baraque, Namy (je saurais son nom après) me dit : « Ségal, tu vas me remplacer. Tu seras le responsable de l'école du camp. Je t'en expliquerai le fonctionnement ». J'ai pensé qu'il était l'un des responsables politiques du camp et j'étais content d'avoir une mission.

Rouillé était une petite entreprise locale. Voves me semblait une grande usine urbaine. Mais ce sera surtout un lieu d'amitié, de solidarité. Je vais donc m'évertuer, avec l'aide des chefs de baraque, de faire fréquenter les multiples cours qui existent dans notre « université » : cours de langues (espagnol, italien, etc.), cours d'arithmétique (de différents niveaux), cours d'histoire, de géographie, de grammaire, etc. J'ai des états par baraque, par cours. Tout le monde ne fréquente pas l'école, mais il y a aussi une chorale, du théâtre, du sport. Et il y a surtout une organisation politique clandestine. Chaque baraque a constitué une famille qui se partage entre tous les internés tous les colis reçus par les internés. Des indemnités de ceux qui font des travaux pour le camp : routes, bâtiments, laverie, sont reversés pour améliorer l'ordinaire. Ainsi, nous pourrions faire la fête avec ces moyens, au repas de Noël. Mais cela ne nous fait pas oublier la situation : une guerre qui s'éternise à Stalingrad, une répression qui s'accroît en France avec les emprisonnements, les fusillades, les déportations. Des évasions vont être organisées : un interne part avec les ordures du camp, un autre dans un tonneau vide d'huile, un autre encore dans la malle arrière de la voiture de la Croix-Rouge. Mais la plus spectaculaire et la plus savoureuse pour moi, c'est celle de l'hiver 43. Pour cela, il a fallu attendre une relève chez les gendarmes. La section théâtre a fabriqué dix costumes de gendarmes avec tout leur équipement. Au moment de la relève, en fin d'après-midi, dix internés habillés en gendarme vont pénétrer dans le réfectoire des gendarmes par la porte arrière. Ils auront pour cela coupé les fils de fer qui entourent le camp. Ils entrent avec leurs gamelles bien accrochées et le gendarme de faction les laissera passer. A la porte d'entrée du camp, le gendarme qui est de faction va saluer l'officier qui commande la petite troupe. Celle-ci va marcher au pas, sur la route, pendant quelques centaines de mètres. Les internés gendarmes sont libres ! Mais un fâcheux incident va arrêter le groupe. Santuc, un des responsables politiques du camp de Voves ne peut plus marcher. Il a une sciatique. Le groupe propose à Santuc de le porter. Il refuse et dit : « Si vous me portez, vous allez retarder notre marche et probablement nous faire tous arrêter. Vous allez me déposer à la ferme la plus proche et vous partirez pour rejoindre l'abri qui nous a été fixé ». Ce qui fut admis et réalisé. Mais une pluie fine commença à tomber. A une ferme très proche, les faux gendarmes interpellent le paysan, et l'un d'eux lui dit : « Nous allons porter chez vous notre camarade malade et nous allons chercher le médecin ». Santuc va être installé dans le lit de la ferme, la troupe s'en va en marchant au pas. Mais la petite pluie qui était tombée a fait des salissures sur l'habit de Santuc. La fermière

qui s'était aperçu de cela a un soupçon. Elle téléphone à la gendarmerie pour dire qu'elle a chez elle un gendarme malade. La gendarmerie s'étonne de cela et va envoyer quelques gendarmes chez le fermier. Santuc sera renvoyé au camp de Rouillé, les internés évadés rejoindront Paris et la Résistance.

L'armée allemande est vaincue à Stalingrad. Elle va maintenant reculer en Afrique, en Italie. C'est le début des défaites des nazis. En 1944, l'administration française envisage de transférer ses camps en Allemagne. Informé de cela, la direction politique du camp va réfléchir à une évasion massive. Son idée : réaliser un souterrain à partir du milieu du camp, car toutes les tentatives tentées avec un souterrain proche des barbelés ont été des échecs. Il va falloir extraire des tonnes de terre rouge et la dissimuler. Nous avons des outils, puisque nous sommes chargés de l'entretien du camp. Les hommes désignés pour ce travail seront les futurs évadés. Dans les douches, Thibaut et Charpentier seront les maîtres d'œuvre. Une plaque de ciment enlevée du sol de la baraque des douches et un trou de 50 centimètres sera fait. Le souterrain fera 130 mètres de long. Il sera muni d'un éclairage et d'un signal d'alarme. J'ai travaillé un jour dans le souterrain : assis, les jambes allongées, le corps un peu plié, car la tête touche le plafond. Près de moi, une boîte en bois dans laquelle je vais jeter la terre que je gratte devant moi avec une petite pelle. Une ficelle m'amène la boîte, une autre ficelle tire la boîte vers l'entrée du souterrain. Faire cela pendant des heures, je suis exténué. Je vais le dire et je vais avoir une autre responsabilité. Je serai guetteur. Je suis installé dans une petite baraque qui sert comme dépôt des outils pour l'entretien du camp (pelles, pioches, etc.). De là, par la petite fenêtre, je vois l'entrée du camp. Dès qu'un gendarme y pénètre, je sors et je me mouche. A 50 mètres, de là, il y a un autre guetteur. Il va taper à la porte des douches. Le travail est immédiatement arrêté. La plaque de ciment, remise en place sur l'orifice du trou, bouche celui-ci. Thibaut et Charpentier vont passer un jet d'eau pour éliminer la terre rouge qui pourrait rester. Quand le gendarme sort du camp, je donne le signal de fin d'alerte. Une fois, c'est le directeur du camp qui est arrivé : branle-bas de combat. Le directeur va se diriger vers les douches. Notre chef des travaux (interné comme nous) est près du directeur. Il lui montre la tranchée et la conduite d'eau que l'on répare. Le directeur souhaite voir les douches. Le chef des travaux va appeler l'un des internés en lui demandant d'aller chercher Thibaut qui a la clé des douches. Il lui fait un signe. L'interné, qui a compris la situation va mettre du temps à trouver Thibaut. Mais le directeur va s'en aller avant que l'interné ne

revienne. Il n'a pas de temps à perdre ! Ouf !

Mais le gros problème, c'est l'évacuation de la terre qui est rouge. Elle se voit bien. Un faux plafond va être installé dans la baraque des douches. On y déposera la terre. Et puis, à cet endroit, il y a une fenêtre qui donne sur l'extérieur. Il suffit de mettre dans la nuit une goulotte pour que la terre emmagasinée dans le faux plafond puisse être évacuée. Le chef des travaux va indiquer au directeur du camp qu'il y a des travaux à faire dans la canalisation des douches. Ce dernier va lui dire : « Faites les travaux ». Alors, une large tranchée va être ouverte sur la canalisation juste en bas de la goulotte. Donc, nous sortons de la terre rouge, comme si elle venait de la tranchée, et nous la répandons sous les baraques. Naturellement, tout le travail réalisé de nuit tiendra compte des rondes que font les gendarmes toutes les trois heures. A ce moment, je fais un monticule de terre rouge que je recouvre de terre noire. Un interné passe près de moi et m'interroge sur ce que je fais. Je me mets en colère, je crie en lui disant que je connais mon métier et qu'il aille ailleurs. Il s'étonne de mes cris et s'en va. C'est l'essentiel. La vie s'écoulait normalement dans le camp, avec des expéditions nocturnes de travail. On travaillait dans le souterrain dans la journée et la nuit pour remplir le faux plafond, évacuer la terre rouge. Les travaux ont duré trois mois. Pendant ce temps, la direction politique du camp établissait la liste des évadés en fonction aussi de l'aide que ceux-ci vont apporter à la Résistance. A l'extérieur, la Résistance recherchait des points d'accueil, fabriquait des faux papiers, était en relation avec les internés du camp. Pratiquement, compte tenu des rondes des gendarmes toutes les trois heures, 42 personnes au maximum pourraient être libérées. Les évadés seront munis d'une musette avec un casse-croûte, une bouteille d'eau, un nécessaire de toilette, des faux papiers. La date de l'évasion était fixée symboliquement au 1<sup>er</sup> mai 1944. Mais dans le creusement du souterrain, une erreur avait été commise. On allait perdre deux jours pour rectifier le creusement du souterrain. Et puis il fallait aussi tenir compte du temps qu'il faisait, qu'il ne soit pas trop clair. Finalement, nous allons sortir du tunnel dans la nuit du 5 au 6 mai 1944. Je suis dans un groupe de dix évadés. Le responsable du groupe va nous emmener jusqu'à la ferme qui doit nous recevoir. Il siffle : « J'ai du bon tabac » mais personne ne répond. Après deux ou trois essais, il se dirige vers un hangar rempli de paille. Il nous dit : « Couchez vous là-dedans et dormez. On verra les choses plus tard ». Le matin, après avoir mangé et bu, on attend la suite des événements. Elle ne va pas tarder. Deux gosses dehors parlent de jouer dans le hangar. Aussitôt, un gars se lève et met une grosse échelle sur la porte. Les gosses vont pousser vainement la porte. Ils s'en vont en disant : « Elle est fermée ». Plus tard, c'est un paysan dont on

entend les sabots qui s'approche de la porte. Un fort coup dessus et la porte s'ouvre pendant que l'échelle fait un demi-tour et se range contre le mur. Le paysan ne s'en est pas aperçu. Il va travailler pendant une bonne demi-heure sans s'apercevoir qu'il y a dix hommes enfouis dans la paille. Nous allons attendre le soir, pas la nuit, pour nous faire reconnaître. Le fermier n'avait pas fermé l'œil depuis le 1<sup>er</sup> mai, et il pensait que l'évasion avait été reportée. Il nous a particulièrement bien accueillis. Sur la table il a mis des fromages, de la charcuterie, des pains, des fruits, du vin, de l'eau. Dans la nuit, il va nous raccompagner chez un petit paysan, le père Pommier où nous serons hébergés jusqu'au moment où les recherches seront abandonnées. Après cela, nous devrions attendre pour que l'on nous fixe nos caches à Paris.

Mais Louis Perron, Siquoire et moi décidons de retrouver nous-mêmes la Résistance et partons en train pour Paris. Je vais me rendre chez Denise Briday qui habite rue Marcadet dans le 18<sup>ème</sup> arrondissement. Je la trouve chez elle, avec ses parents et sa sœur. Toute la famille me connaît et m'accueille avec joie. Je vais attendre chez elle en attendant mes futures responsabilités. Je vais pouvoir voir ma sœur, avec beaucoup de précautions prises. Denise va me trouver le contact avec un camarade qui vient me voir. Il me demande de rechercher un petit logement en banlieue et me donne de l'argent pour cela. Après recherches, je vais m'installer à Colombes, avec l'aide de Jean Marrane (le neveu de Georges Marrane). Je vole un vélo dans le 16<sup>ème</sup> arrondissement. Je vais être membre des F.U.J.P. (Forces Unies de la Jeunesse Patriotique) qui est adhérent au Front National. J'appartiens à un triangle de direction composé du chef (une jeune femme), d'un responsable militaire et de moi (responsable aux cadres). Nous couvrons tout le secteur Est de Paris de la Jeunesse. Le chef va me trouver des rendez-vous avec des jeunes qui veulent adhérer à la Résistance. Il me faudra les questionner pour connaître leurs motivations, celles qu'ils présentent et celles qui sont réelles. En fait, je deviens « psychologue ». Je rends compte de mon action dans les réunions du triangle de direction en faisant les commentaires sur le comportement et les capacités des jeunes que j'ai rencontrés. Pas de problème pour moi. Mais une fois, j'ai proposé de ne pas retenir un jeune qui était surtout motivé pour avoir une arme, afin de s'en servir pour attaquer un bureau de tabac. Un matin, je sors de ma chambre et descend l'escalier pour aller prendre mon vélo et assurer tous mes rendez-vous. Le vélo n'avait plus de roues. Et comme on devait éviter de prendre le métro, il faut que je me procure un autre vélo rapidement. Je vais aller jusqu'à la rue de Flandres où je vois un homme déposer son

vélo près du trottoir et entrer dans une boutique. Bien que cela me coûte beaucoup de faire cela, je vais voler le vélo et assurer les rendez-vous dont je suis chargé. J'en suis heureux. Le climat général est d'ailleurs optimiste. Après les défaites militaires des nazis, le débarquement en Normandie, la Libération semblent proches.

Le chef me commande d'aller en Seine-et-Marne à Danmartin-en-Goële. Je dois faire connaissance avec des jeunes résistants de ce secteur. Piloté par un responsable du Front National, je vais rencontrer un garde forestier, un jeune ouvrier agricole et un couple habitant près d'un moulin à eau. De retour à Paris, quelques jours plus tard, j'ai un rendez-vous, rue Eugène Varlin dans le 10<sup>ème</sup> arrondissement. Je vois dans cette rue plusieurs groupes de trois. C'est une rue de rendez-vous, mais elle me semble dangereuse pour les gens présents. Je me dirige vers le jeune qui m'attend. Il était avec un autre jeune homme qui l'avait accompagné pour le rendez-vous. Cet autre jeune me fait un signe sur sa poche signifiant qu'il est armé. A ce moment-là, plus loin dans la rue, je vois deux policiers qui marchent en s'avançant vers nous. Je dis aux deux jeunes : « Vous allez partir tout de suite, sans courir, avant que les flics nous rejoignent ». Je vais attendre les flics, mon vélo à la main. Les policiers vont m'interroger sur mon vélo. Ils disent que c'est un vélo volé puisque je ne peux pas leur présenter la facture de l'achat. Ils me commandent de les suivre. Je les accompagne, et lorsque nous sommes tout seuls sur le pont du canal, je leur dis : « Je suis un résistant, et si vous êtes des patriotes, vous allez me lâcher ». Et je leur montre des tracts que j'ai dans ma petite boîte. J'ai tenu ce discours, car j'avais appris peu de temps avant que des mouvements favorables à la Résistance s'étaient déroulés à la Préfecture de Police.

En arrivant au poste de police de l'avenue Claude Velfaux, les policiers disent à leur supérieur qu'ils m'ont arrêtés pour vol de vélo et que je prétend être de la Résistance. Le supérieur m'allonge au visage une tarte magistrale et l'on m'enferme dans une cellule. On me donnera un casse-croûte et je vais dormir. Le lendemain matin, un agent vient me chercher pour me conduire auprès du commissaire adjoint. Celui-ci me dit : « Tu as prétendu être de la Résistance. Prouve-le moi, car moi, j'en suis. » Je lui réponds que s'il est de la Résistance, il devrait s'abstenir de m'interroger. Il va me faire libérer, mais garde mon vélo.

Les combats en Normandie sont de plus en plus violents. La Libération est

proche. Mon chef nous réunit. Elle décide : le responsable militaire doit rejoindre Melun ; moi, aller à Dammartin en Goëlle ; elle restera à Paris.

Je dors mal cette nuit-là dans ma chambre. Je suis infesté de punaises. Le matin, avant de partir, je plie mon drap avec ses punaises, et je mets dans une cuvette d'eau pour les noyer.

Je vais aller à pied jusqu'à la rue de Flandre où je vais voler un vélo déposé près du trottoir par un homme qui est entré dans une boutique. Je n'avais pas d'autres solutions pour pouvoir remplir ma mission, même si cela ne me plaisait pas.



Je vais me rendre à Dammartin en Goëlle, où je suis déjà allé pour prendre contact avec quelques résistants de cette ville. Je vais d'abord à l'habitation du couple qui demeure près du moulin à eau. Il n'y a personne dans la maison, ni dans la chambre où le lit ouvert avec ses draps est couvert de gravats. Je regarde le plafond. Que s'est-il passé ? Je sors dans le jardin et je dépose mes tracts de la Résistance dans les fourrés. Je sors avec mon vélo et m'avance sur la route. A 10 mètres de la maison, il y a un canon énorme, et, près de lui, deux soldats allemands. Bien sûr, ce canon, en tirant, a ébranlé la maison et fendu son toit. Aussitôt après, une moto avec side-car arrive avec un officier allemand. Il interroge les soldats sur la situation et sur moi en disant en allemand : « Qui est-ce ? » Ils ne savent pas qui je suis, mais je vais repartir en vélo en faisant un signe de la main, comme un touriste en ballade. Je ne vais pas trouver le garde forestier dans son secteur, mais je vais trouver l'ouvrier agricole résistant. Je lui rappelle que je lui ai demandé de prendre place dans le futur conseil municipal provisoire qui doit s'installer après la Libération. Il m'indique qu'il a fait prisonnier une femme qui avait couché avec les Allemands. Il lui avait dit que quelqu'un viendrait de Paris pour la juger. Pour moi, c'était un connerie. N'empêche que cette nuit-là, je vais aller me coucher dans les bois, me disant qu'il fera plus clair demain. Le matin, je vais faire quelques kilomètres en vélo et je me retrouve à proximité d'un groupe de soldats allemands en débandade, mal en point. Ils sont saouls, débraillés. Je prends la précaution de prendre mon vélo à la main et de dégonfler les pneus. Bien m'en a pris. Un soldat ivre vient près de moi et me montre son vélo. Il veut prendre le mien. Je lui montre qu'il est à plat comme le sien. Je prends sa pompe et gonfle son vélo. Je m'en vais aussitôt et, plus loin, je regonfle mon vélo et repars avec. Je vais traverser une route nationale. Je vois passer une voiture blindée avec des armes américaines. Je me dis : « Les salauds de nazis maquillent leurs voitures ». Et puis, après avoir encore roulé, j'arrive dans un petit village où la rue principale est noire de monde. Partout, aux fenêtres, des drapeaux français. Ça y est ! Nous sommes libres ! Je retourne à la mairie de Dammartin en Goëlle. Une estrade est montée devant la mairie. Un peloton d'hommes en civil monte la garde. Dans celui-ci, je vois mon ouvrier agricole. Je lui demande : « Qu'est-ce qui se passe ? » Il me répond : « On va couper les cheveux aux femmes qui ont couché avec des Allemands ». Pour moi, cela est sans intérêt. Je demande à mon résistant : « Est-ce que tu as fait les démarches que je t'ai demandé de faire ? » C'est cela qui est important. Il me répond : « C'est le gros propriétaire terrien du coin qui va diriger la mairie. Et c'est lui qui m'a dit : « Je n'ai pas besoin de toi ». Pourtant, il

avait été l'un des premiers résistants de la région. Je n'ai plus qu'à revenir à Paris. Je descends une côte à toute allure. Je suis libre. Nous sommes libres ! Je suis un peu ivre et dirige mal mon vélo. Je vais tomber par terre à quelques mètres d'une borne. Alors, du calme !

Je vais retrouver le responsable du Front National que je connais et lui demander de me ramener à Paris avec une voiture qu'il a réquisitionnée ; et avec mon vélo. Je vais, après toutes ces péripéties, retrouver mon logement de Colombes et le lendemain voir ma mère, ma sœur et ses deux enfants en Normandie. Devant les menaces d'arrestation et de déportation, elles avaient, moyennant finances, trouvé une location d'une petite chambre chez Madame Bindel à La Guéroulde, près de Francheville. Elles avaient obtenu du maire, qui était résistant, des tickets d'alimentation. Ma mère tricotait des pulls pour les enfants des paysans qui la payaient en nature : pommes de terre, œufs, beurre, lait. Nous avons été très heureux de nous retrouver. Sarah m'a raconté leur vie difficile et les démarches en cours faites pour rentrer à Paris. Je suis resté avec elles et les enfants, pendant quelques jours dans l'attente d'une réponse positive d'un transporteur. Faut de celle-ci, je suis rentré à Paris et j'ai séjourné chez mon oncle Abraham et ma tante Dora. Ils étaient très contents de m'accueillir et espéraient avoir des nouvelles de leur fils Marcel et de leur fille Hélène. Un jour, mon oncle me dit : « Marcel est rentré ». Il est avec des prisonniers de guerre libérés dans l'hôtel de la place Clichy. C'est là que j'ai été rapidement le voir. Il attendait une réponse administrative pour sortir. J'ai réagi tout de suite quand il m'a parlé. Je lui ai dit : « Pourquoi tu restes là ? » Il me répond : « J'attends un papier ». Je lui réponds : « Non, tu n'attends pas. Tu prends tes affaires et on rentre chez toi. Cela fait suffisamment de temps que tes parents t'attendent ». C'est ce que nous avons fait. Inutile de vous dépeindre la joie de mon oncle et de ma tante en nous voyant arriver. Quelques jours plus tard, j'ai vu revenir Hélène de déportation. C'était une ombre, un fantôme qui a survécu à Auschwitz.

Plus tard, ma petite famille est rentrée à Paris et nous nous sommes tous retrouvés chez nous, rue Ramey.

Un jour, j'apprends qu'il y a une réunion pour les Résistants communistes au siège national du PCF. Je vais y aller. J'y rencontre Robert Mension qui me demande ;

« Que penses-tu faire maintenant ? ». Je réponds : « J'ai milité dans les FUJP, peut-être que je vais rester dans les organisations de jeunesse ». Mension me dit : « Tu vas rester avec moi, dans la FSGT. Nous avons perdu beaucoup de militants comme Delaume. Tu te présenteras tel jour au siège national de la FSGT. Tu y verras Le Mansois. Vous allez travailler tous les deux avec moi ». C'est ce qui s'est passé.

De 1937, année de mon incorporation militaire, à 1944, Libération de Paris, sept années se sont écoulées. J'ai maintenant 30 ans.

## **La FSGT (nouvelle étape)**

Mension a commencé à embaucher quelques militants de la FSGT pour remettre en route la Fédération. Il y avait Mme Bulcourt qui a fait la standardiste, Denise Briday, nommée trésorière, moi chargé de l'administration. Il a chargé Le Mansois du dossier des collabos, ceux qui avaient fait fonctionner la FSGT (devenue USGT) durant l'occupation allemande. Guillevic, Goujeon, Corget. Le Mansois devait aussi instruire l'affaire des exclusions des ex-FST de la FSGT. Je suppose que Mension a utilisé un trésor de guerre de la Résistance pour réaliser cette mise en route. Plus tard, une commission administrative de la FSGT va être mise en place. Mension recherchera des membres du l'USSGT qui n'ont pas collaboré. Il en a été ainsi de Friedrich, journaliste de France Presse, qui a été membre de la commission administrative. Mension n'a pas voulu reprendre Robert Chatron, ancien secrétaire national de la FSGT, qui n'a rien fait en faveur de la Résistance. J'ai embauché Carmen comme secrétaire dactylo. Elle est resté jusqu'à sa retraite la secrétaire du président. La période de démarrage va être difficile, les résultats lents à venir. Et puis, après cette accalmie, les choses vont se développer rapidement en même temps que l'économie du pays.

Une ambition va surgir de la FSGT : celle de voir son journal « Sports » devenir le journal des sportifs. Mais le journal « L'Equipe », aidé financièrement, administrativement, va s'imposer en France, au détriment du journal « Sports » géré par René Rousseau. Après cette période d'après-guerre, deux événements ont eu lieu à la FSGT :

- 1) Le Congrès du Sport et du Plein Air, lancé et organisé par Jean Guimier, professeur d'EP, intelligent et infatigable, a donné à la FSGT un très grand renom dans tout le monde sportif.
- 2) Le Congrès National de la FSGT qui s'est tenu dans l'Hôtel de Ville de Paris les

27, 28 et 29 décembre 1946, a marqué la notoriété de la FSGT dans les sphères des autorités.

En 1948, des modifications vont survenir dans la FSGT. Raoul Gattégno, qui était l'un des secrétaires de la FSGT en Ile-de-France va rejoindre le siège national. Moi qui était au niveau national, je vais prendre la place de Raoul au niveau régional. A vrai dire, ce changement me convient parfaitement. J'y serai plus à l'aise qu'au niveau national, trop théorique pour ma petite tête. Je vais me rapprocher des clubs, des adhérents, de la base de l'organisation. Je vais assurer la relation avec toutes les spécialités sportives du comté d'Ile-de-France. Les commissions qui dirigent chacune des spécialités (basket, foot, rugby, athlétisme, gymnastique, etc.) éditent des bulletins indispensables pour les clubs ou sections sportives. Il faut veiller à leur contenu, à leur réalisation (frappe, tirage, expédition). Il faut répartir les locaux du siège pour la tenue des réunions des commissions qui se tiennent après le travail vers 18 heures, et aussi loger les réunions occasionnelles. Tous les étages du 9 rue La Bruyère (siège de l'Ile-de-France) sont remplis de monde le soir. Je vais être obligé de loger les arbitres de foot à la cave, où il gèle l'hiver. Les réunions qui se réunissent ont parfois besoin d'un renseignement, d'un conseil. Je suis toujours présent pour tous. Le siège est une ruche et j'y baigne dans mon jus.

Plus tard, avec la disparition de « Sports », René Rousseau viendra travailler au comité Ile-de-France qu'il dirigera avec Raymond Glashendler, qui en était le responsable après la Libération. Tous deux ne s'entendaient pas bien. Cette situation s'est réglée après la démission de Glass qui a ainsi donné satisfaction à sa femme. Une nouvelle modification va intervenir plus tard. Le Mansois, trésorier du Comité, démissionne. Je suis chargé de le remplacer sans être déchargé de mes autres tâches ; ce qui va m'amener à être présent dix dimanches après midi par an à la Piste Municipale (La Cipale) pour relever les caisses des réunions cyclistes que nous y organisons.

Malgré l'abondance de travail, je n'oublie pas ma famille. Je mange avec elle le midi, je m'occupe des filles de Sarah (Huguette et Monique), de leur scolarité. Même si je mange plus tard le soir, je dors chez ma mère. Je parle avec ma sœur qui m'entretient de leur situation. Elles s'inquiètent un peu pour moi, pour l'importance de mon travail. Elles voudraient que je me marie, que je crée un foyer, que je sois

moins présent à toutes les réunions le soir. Elles me disent qu'à 35 ans, il est temps de penser à tout cela. J'y ai bien pensé. Après la Libération de Paris, un jour j'ai été retrouver Sophie, celle à qui je pensais avant mon service militaire. Je l'aborde dans la rue. Après les nouvelles que l'on se donne de la famille des uns et des autres, des événements, je m'enhardis et lui demande : « Que comptes-tu faire maintenant ? Penses-tu à te marier ? ». Elle me répond : « Ça, c'est déjà fait ». Je n'ai plus rien à lui dire. On se sépare. Mais moi, je vais me jeter corps et âme dans la FSGT.

Le 1<sup>er</sup> mai 1950, comme tous les 1<sup>er</sup> mai, je vais à la manif qui se termine à la Bastille. A la fin de celle-ci, je vais chez l'oncle Abraham. Bien sûr, lui et sa femme Dora vont me retenir pour le repas du soir. J'ai prévenu ma mère que je resterai probablement manger chez son frère. A table, mon oncle et ma tante ne vont pas manquer de me parler mariage. Comme ma mère et ma sœur, ils me disent qu'il est temps d'y penser.

## **Fanny**

A propos de mariage, mon cousin Marcel me dit : « J'ai une jeune fille à te présenter. Elle te plaira sûrement ». Nous nous mettons d'accord pour avoir un rendez-vous avec elle. Elle visite régulièrement la tante de Marcel, Rosa, qui est la sœur de tante Dora. C'est chez Rosa que je vais rencontrer Fanny pour la première fois. Et puis nous convenons de nous voir tous les samedis soir à 21 heures, place de l'Hôtel de Ville de Paris. Nous allons arpenter pendant des heures les quais de la Seine. Je lui ai dit que je travaille beaucoup à la FSGT. Je ne voulais pas lui dissimuler mes obligations, pour qu'elle sache vraiment comment je vivais. Fanny avait traversé une période horrible dans sa déportation à Auschwitz. Et dans ce camp d'extermination, elle a appris la mort de ses parents, frères et sœurs. J'en étais bouleversé et prêt à la secourir. Au retour de ces rencontres avec Fanny, ma mère m'interrogeait : « As-tu été avec elle au cinéma, au café ? » A mes réponses négatives, ma mère me disait : « Je ne comprends pas ta façon de faire, tu as pourtant de l'argent pour la sortir ». J'ai invité Fanny à la maison où elle a fait connaissance de ma famille. Ma mère l'a accueillie très bien, compte tenu du fait qu'elle avait été déportée. Après, le rendez-vous avait lieu chez moi et l'on mangeait ensemble le soir. Je raccompagnais Fanny jusque chez elle. Et puis, on arrive à la période des vacances. Après le repas, ma mère me dit : « Sarah est en vacances. Si Fanny veut coucher chez elle, il y a son lit de libre. Cela évitera à Fanny de retourner

chez elle dans la nuit ». Fanny a accepté et elle a été dormir chez Sarah, dans son lit. La semaine d'après, je l'ai accompagnée pour pouvoir encore bavarder avec elle. Je n'ai pas pu m'empêcher de l'embrasser, de la caresser. Ce fut notre première nuit d'amour, d'un bonheur partagé. Cette nuit-là se renouvela tous les samedis jusqu'au retour des vacances de Sarah. Nous étions à la fin juin, à la période des grandes vacances, où nous allions être séparés. Fanny est partie en juillet, moi en août. Tous les jours, nous nous écrivions. Une lettre à écrire, une lettre à lire. Nous avons conservé mes 60 lettres et les 60 lettres de Fanny, des témoignages d'amour. A mon retour de vacances, Fanny m'a dit : « On va se marier ». Après cette séparation, cette décision s'imposait.

Nous nous sommes mariés le 28 septembre 1950 à la mairie de 18<sup>ème</sup>. C'est Arrighi, le maire du 18<sup>ème</sup>, que j'avais connu au camp de Voves, qui nous a marié dans la salle des mariages où une foule très nombreuse était présente. Il y avait là, avec le famille, les amis, ceux et celles de la Déportation, des responsables et des sportifs de la FSGT. C'était superbe. Nous étions couverts de gerbes, de fleurs magnifiques qui ont empli le balcon du petit logement de Fanny, rue des Haudriettes.

Malgré mes obligations de travail et celles de Fanny, nous avons connu, vécu le bonheur. On s'est aimé, on s'est aimé. Mais nous étions à l'étroit dans le petit logement de Fanny. J'en ai parlé à ma belle-sœur Nadia, la femme de mon frère Léon. Elle est intervenue pour que le logement de sa belle-sœur, qui envisageait de le quitter, nous soit réservé. C'est maintenant depuis plus de 50 ans que nous nous sommes installés au 159 rue de St Maur à Paris 11<sup>ème</sup>. Mais Fanny avait beaucoup de goût et d'idées. Elle a modifié totalement la maison que l'on avait obtenu. Elle a fait réaliser par un ébéniste ce bel appartement très confortable.

En 1952, Fanny a eu une petite fille prénommée Sylvie, mais souhaitait continuer à travailler comme secrétaire et vendeuse dans une fabrique de tricots. Il nous fallait trouver une garde pour le bébé. Alors, je vais aller à ma réunion de cellule du PCF. Mes obligations à la FSGT m'empêchent d'y être la plupart du temps. Mais il faut que je vois la camarade Andrée Puzin. Je lui parle du bébé qu'il faut garder toute la journée. Je lui dis : « J'ai pensé à toi pour cela ». Elle me répond : « Mais je travaille à coudre des vêtements chez moi ». Je lui réponds : « Je te paierai ta garde et ton travail, tu pourras le faire chez moi ». C'est ce qui s'est passé. Et plus

tard, quand Dédé a fait construire un petit pavillon à Montfort-Lamaury, Dédé y a emmené Sylvie, qu'elle gardait avec les enfants de sa fille Micheline, mariée à Henri Krazucki. Il y avait là également les enfants de Trugnan. Le dimanche, nous prenions le train pour Versailles, et ensuite le car pour Montfort-Lamaury où l'on retrouvait Sylvie. Après la naissance de Sylvie, nous avons passé nos vacances au Louroux-Béconnais, à 50 kilomètres d'Angers. Ce lieu était très important pour Fanny : c'est là, chez des paysans nommés Rochereau, que Fanny avait laissé son petit frère Michel et sa petite sœur Madeleine après la déportation de ses parents et avant son arrestation. Mère Rochereau était une femme admirable, généreuse, pleine de bon sens. Elle avait bien soigné les deux petits confiés par Fanny jusqu'en 1945, lorsque Fanny est revenue du camp d'Auschwitz. A son retour, Fanny, qui était très faible, a séjourné plusieurs mois chez les Rochereau pour se rétablir. Elle était suivie par le docteur Salomone. Elle a même travaillé à la mairie du Louroux-Béconnais, au service des cartes d'alimentation. Après les vacances au Louroux-Béconnais, nous avons passé des vacances avec Sylvie, petite fille, en Italie, à Bellaria sur la côte Adriatique.

Dans les années 1950, la situation de la FSGT était devenue précaire. En 1953, le gouvernement la priva de subventions. En 1956, l'Hôtel de Ville de Paris et le Conseil Général de la Seine lui supprima ses subventions, bien que celles-ci aient été votées et que leur montant avait été imprimé dans le bulletin officiel municipal. Comme trésorier, il m'a fallu pendant longtemps jongler avec les dettes qui étaient habituellement couvertes par les subventions. Nous avons mené une campagne très active auprès de nos clubs, de nos adhérents, pour surmonter les difficultés causées par cette situation. Heureusement que nous avons très bien été entendus et que les clubs ont répondu avec générosité.

C'est après ces tourments que j'ai rencontré Serge Bedez. C'était un jeune communiste qu 18<sup>ème</sup>, à qui on avait donné mon adresse et qui est venu un soir chez moi. Son idée était de créer un championnat de football dans les Jeunesses Communistes. Je lui ai fait comprendre que la FSGT était là pour cela, ce qu'il a admis. Plus tard, avec le développement important du comité régional Ile-de-France de la FSGT (40.000 adhérents) et le besoin d'une embauche, j'ai fait appel à Serge Bedez, qui a montré de grandes qualités d'organisateur. Il va bientôt prendre place dans le bureau du comité. A la fin des années 50, Rousseau va tomber malade. On embauchera Raymond Granet qui sera le secrétaire sportif du comité, et Serge Bedez

deviendra secrétaire général. Je reste le trésorier du comité, chargé de l'administration et Gilberte Janot la responsable des activités de plein air, dont le ski, qui va connaître un gros développement grâce aux initiatives de Gilberte Janot. Tout fonctionne très bien et progresse dans le comité Ile-de-France de la FSGT jusqu'en 1960. A cette période, Serge Bedez a eu des différends avec le bureau national de la FSGT dont il était devenu membre. Et puis sa femme Gilberte, que Bedez avait trouvé dans la FSGT, lui demande de rechercher une place dans le privé qui aurait été plus lucrative. Bedez avait envisagé de démissionner, et dans la même période, Raymond Granet, qui assurait les liaisons avec les commissions sportives en avait assez des obligations qui en découlaient. Il avait dit à Serge Bedez : « Je vais démissionner », ce qui aurait rendu plus difficile la démission de Serge. Toujours est-il qu'en 1961, le bureau du comité a appris la double démission de Bedez et de Granet. Après ces démissions, il ne restait au comité que deux secrétaires : Gilberte Janot et Henri Ségal. Ni l'un ni l'autre ne veut accepter la responsabilité première du comité. Le bureau nous charge tous les deux d'assurer celle-ci. J'ai refusé d'être président et de m'installer dans son bureau. Plus tard, le comité d'Ile-de-France de la FSGT aura Pelgas comme président et Roger Pruvost comme secrétaire général. Aucun des deux n'est permanent et ils vont passer au siège le soir, plusieurs fois par semaine. Gilberte Janot sera la trésorière, et moi le secrétaire sportif. René Rousseau décédera en 1963.



C'est en 1967 que le ligue d'Île-de-France de la FSGT va être bouleversée. On en avait déjà parlé bien avant, mais déjà certaines administrations officielles commençaient à être départementalisées. Quatre départements vont être constitués : Paris, les Hauts de Seine, la Val de Marne, la Seine Saint Denis. On va avoir dans chacun de ces départements les clubs qui y ont leur siège avec leurs activités. Mais certaines activités ne peuvent ou ne veulent pas être départementalisées : le cyclisme, la gymnastique, les spécialités à faibles effectifs comme la lutte, les échecs, l'haltérophilie, etc. Un comité de coordination pour ces activités sera mis sur pieds. Je suis chargé de cette responsabilité qui dépendra de la direction nationale, où je vais reprendre ma place. Nous avons abandonné le siège de l'Île-de-France, 9 rue de la Bruyère, lieu mythique pour beaucoup d'entre nous, avec tous nos souvenirs ! Je vais aller travailler au siège national de la FSGT, 24 rue Yves Toudic, près de chez moi. Je n'aurai plus la grosse charge de travail que j'avais eu : finis les multiples réunions le soir et les dimanches à la Cipale. J'aurai deux fois par semaine une réunion avec les cyclistes, une réunion pour les gymnastes. J'aurai un peu le temps dans la journée de donner un coup de main au comité départemental de Paris que dirige Maurize et Lequeux. Ainsi, je pourrai être davantage présent près de Fanny et de Sylvie. Tout le monde y trouvait son compte, dans le bouleversement de la FSGT en Ile-de-France. L'implication dans la direction nationale m'a donné des responsabilités nationales. A deux occasions, je vais être mêlé aux invitations que l'UISP (Union Italienne du Sport Populaire) a formulé à la FSGT. Il s'agissait de démontrer l'existence et la force du Sport Populaire par des rassemblements sportifs de masse, sous forme d'échanges sportifs de chacun des deux pays. Des centaines de sportifs et de sportives vont se rendre à Milan. Félix Bosc, secrétaire sportif national de la FSGT en assurera la responsabilité. Et puis en juin 1965, même ambition, mais avec une organisation un peu différente. LA FSGT déposera sur le parcours du chemin de fer de Milan à Rimini des petits groupes de sportifs dans les villes de Parme, Reggio Emilio, Modène, Bologne. Chacune de ces villes étant responsable de la délégation française durant son séjour à Pâques. Les clubs français rendaient la pareille pour un séjour chez eux (Vitry, Villejuif, Saint Ouen, Aubervilliers, etc.) à la Pentecôte. J'avais commandé un train spécial de 400 places. J'ai pris ce train à son arrêt à Milan et j'ai distribué durant le voyage aux responsables des clubs tous les éléments nécessaires à leur séjour en Italie. Leur retour à Paris est resté dans ma mémoire. J'ai sifflé, sur ordre du chef de gare, le départ du train spécial à Reggio Emilio, où j'avais vécu durant tout ce week-end, tout en étant présent aux réceptions organisées dans

les villes italiennes.

## Sylvie

C'est le 18 juillet 1952 que Fanny nous a fait un magnifique, un superbe cadeau : un joli bébé bien portant, bien souriant. Lorsque je la promenais dans son landau, j'étais énormément fier et heureux. Mais les obligations professionnelles de Fanny et de moi nous ont amené à faire garder notre petite fille. Tout d'abord par Andrée Puzin, la mère de Micheline Krazucki ; plus tard par Mme Fontvielle qui faisait chez nous le ménage, le repassage et un peu la cuisine. Par la suite, lorsque Sylvie revenait de l'école de la rue des Trois Bornes, elle faisait un stop chez une voisine, Mme Rigaut, en attendant le retour de Fanny. Les Fontvielle, qui étaient Stéphanois, s'ennuyaient à Paris. Le mari était fréquemment malade. Ils ont retrouvé la santé quand ils sont revenu dans leur pays. Nous leur rendions visite chaque année.

A 17 ans, Sylvie est déléguée de sa classe. En 1968, elle va être présente aux manifestations. Une nuit où on se bagarre au Quartier Latin, elle n'est pas rentrée à la maison. Fanny et moi avons très mal vécu cette nuit-là. A son retour, nous lui avons fait part de nos peurs. Je ne pouvais pas combattre son engagement, mais je lui ai fait comprendre la nécessité de penser à nous aussi. Plus tard, elle me parle d'avoir sa piaule. Je lui fais comprendre que cela nous amènerait à payer un loyer. Sylvie me propose d'aller travailler. Je ne voulais pas qu'elle arrête ses études. Il fallait trouver une solution. Je l'ai eu en parlant avec Fanara (homme et femme) qui dirigeaient le club de l'ASG Bagnolet. Ils avaient besoin d'une personne qui tiendrait des permanences le soir et qui ferait le travail administratif (courrier, téléphone, expédition). Sylvie a pu poursuivre ses études, et travaillé à mi-temps à l'ASG Bagnolet.

Après l'expérience des rencontres italiennes, j'ai proposé à la FSGT de modifier les rencontres internationales. La plupart du temps, notre équipe nationale de football rencontrait des équipes nationales d'URSS, de Roumanie, de Bulgarie, qui leur étaient largement supérieures. Comme motif de la rencontre : l'amitié entre les peuples. Mais cela m'apparaissait formel, assez rituel. Je proposai que l'on ait des rencontres au niveau des clubs. Et nous avons démarré avec la CSTV (organisation sportive de Tchécoslovaquie). Nous avons procédé à des mariages interclubs dans quelques sports (foot, basket, volley) ; un match aller à Pâques, un match retour à la

Pentecôte. J'allai à Prague en hiver pendant trois jours pour préparer ces mariages avec les clubs de la CSTV. C'est pourquoi l'invitation de Prague à la FSGT d'assister à la Spartakiade de 1960 m'a été remise. J'y suis allé avec Fanny, qui a été un peu fière d'être accueillie à l'aéroport de Prague avec des fleurs et une belle automobile où on lui ouvrait la porte. Je ne décrirai pas la Spartakiade : des démonstrations sportives exceptionnelles de masses d'hommes, de femmes (40.000), d'enfants, pendant plusieurs jours. Mais, après la Spartakiade, la CSTV nous a offert un séjour d'une semaine à la montagne, dans une de ses installations. C'est là que nous avons fait la connaissance de Mme Mareska et de son mari, que nous avons fréquentés pendant quelques années.

Durant cette période, Fanny a fait deux fausses couches : la première en nous rendant en vacances au Louroux Béconnais. Elle a dû être hospitalisée à l'hôpital d'Angers. J'allais la voir en empruntant la mobylette des Rochereau. La deuxième fois, en revenant de vacances de Louroux Béconnais. Cette fois, le Dr Piatecki lui a fait garder la chambre, avec des glaçons sur le ventre. Il espérait encore sauver le bébé. Mais Fanny a perdu du sang. C'était l'échec du traitement. Les conséquences pour Fanny, en plus de son état de santé, ont été désastreuses. Elle a perdu son emploi, et surtout la confiance qu'elle avait mis dans son patron : Ryba. Mais Fanny, sur les conseils de Rosy Levy, a été embauchée à la BCEN (Banque Commerciale pour l'Europe de Nord). J'en ai été très content. Elle ne travaillera plus debout, devant un comptoir, à vendre des pulls et à faire des paquets.

En 1973, je commence à penser à ma retraite. Encore faut-il passer le relais. En accord avec le président de la FSGT, Raoul Gattegno, j'embauche un jeune militant de la commission régionale de montagne FSGT : Pascal Mesnil. Il va travailler avec moi pendant un an. Il est capable de me remplacer. Je vais lui passer le relais. Mais avant mon départ, Jean Maurize, qui dirige le comité de Paris, voudrait que je travaille avec lui. Du fait que Fanny ne va être à la retraite que dans deux ans, j'accepte sa proposition. Je vais travailler pendant un an à temps plein, et les deux suivantes, je n'y serai qu'à mi-temps. J'aspire au repos. L'objectif de Maurize était de passer le relais à Kader, un jeune employé du comité de Paris. C'est un joueur de foot, qui ne pense qu'à ce sport, alors que le comité de Paris est multisports. Pour le comité de Paris, je vais aller visiter des comités d'entreprise. Je vais intéresser à cette démarche Lucien Jourdain, qui dirige le club ESX Vème et est membre du

comité directeur. Kader, que j'ai sollicité, se refuse à de telles démarches et je vais avoir de la peine à l'intéresser au fonctionnement de la FSGT, comme l'avait souhaité Lichau, président du comité. A la fin de la première année, je propose à Lichau d'arrêter mes démarches de formateur auprès de Kader, puisque sans résultat. Lichau veut que je persévère. Je vais encore m'ingénier à instruire Kader pour qu'il comprenne l'action qu'il a à développer pour le progrès de la FSGT, de ses activités. En fin de compte, l'expérience s'est arrêté quand Kader a disparu avec la femme de Jean Maurize.

## **La Retraite**

Au début de celle-ci, en 1973, j'ai connu une période active pendant plusieurs années. Tout d'abord, en 1975, il y a eu le mariage de Sylvie avec Laurent Jaffré. Celui-ci a eu lieu à Villejuif. J'avais été trouver le maire, Dolly, que j'avais connu au camp de Voves. C'est lui qui a célébré le mariage et qui a mis à ma disposition un lieu où pourrait se faire le lunch. Celui-ci a été extra. J'ai bénéficié de l'aide de Garnesson, qui était le gérant des cantines de la BNP et aussi le responsable dans cette banque de nombreuses équipes de football qui étaient inscrites dans les championnats de la FSGT. Beaucoup de monde présent, au lunch, dans une atmosphère amicale, joyeuse, heureuse. Les Rochereau étaient là présents avec ceux du Louroux Béconnais. Sylvie et Laurent se sont installés à Ivry. Sylvie avait une bonne situation dans un cabinet d'architecte. Laurent était professeur d'histoire et de géographie. Comme Sylvie le souhaitait, elle a eu trois enfants : Julien, Marion, Anouk.

Tous les mercredis, Fanny et moi allions à Ivry sortir les enfants de la crèche et nous en occuper jusqu'à l'arrivée des parents. A l'adolescence, nous les avons accompagnés sur le lieu de leurs activités : Julien le judo, puis l'escrime, le tennis ; Marion la peinture, la sculpture ; Anouk la danse, la culture physique. Tous les hivers, pendant les vacances, nous étions avec les enfants et leurs parents qui, tous, faisaient du ski.

Mais j'ai été aussi beaucoup occupé par le CPS Xème, mon club de la FSGT. A ma retraite, j'avais pris contact avec le secrétaire du club, Lucien Siéca, qui entraînait les deux équipes de volley, masculine et féminine, et réglait les problèmes

administratifs, avec l'aide de Paul Echastrand, ancien secrétaire du club, qui me connaissait bien. Tous deux étaient heureux de me voir prendre la direction du club. Pour le développement de celui-ci, j'ai bénéficié de deux facteurs très importants : Ginette Pouillart membre comme moi de la direction nationale de la FSGT, avait reçu une nomination dans un lycée du 10<sup>ème</sup> arrondissement ; un gymnase en construction allait bientôt s'ouvrir dans le 10<sup>ème</sup> arrondissement, rue de Lancry. J'ai obtenu de Ginette Pouillart sa collaboration pour le CPS Xème, et j'ai obtenu du bureau des sports de la Ville de Paris le gymnase Lancry tous les mercredis après-midi et quelques soirs dans la semaine. J'ai multiplié les entretiens avec les associations de parents d'élèves et sociales, avec les syndicats, avec le maire adjoint chargé des sports. Dès la première année, je réunissais tous les mois, un comité directeur du club que j'avais mis sur pied, sous la présidence de Robert Blanchet, un des fondateurs du club. Quelques années après, nous étions plus de 300, avec une centaine d'enfants, le mercredi au gymnase, encadrés par des animateurs. Dans les années 80, nous étions 450, avec 150 enfants et adolescents, dans de multiples activités sportives. Le mercredi après-midi, à Lancry, c'était une ruche. J'avais pris place dans l'office municipal des sports du 10<sup>ème</sup>. Tous les ans, une délégation du club rencontrait le maire et son adjoint aux sports : Laurelli. Au bout de 20 ans de travail dans le CPS Xème, j'étais très content des réalisations du club et de la notoriété dans l'arrondissement. Je pouvais le quitter sans regret. C'était en 1990. Mais avant mon départ, le bureau du club m'a demandé de faire un livre sur le CPS Xème. J'ai procédé à de nombreuses interviews des anciens du club et des anciens du YASC (Yidicher Arbeiter Sporting Club), avec lequel il avait fusionné. Finalement, Patrick Dubechot, avec tous les éléments que je lui ai fournis, a écrit le livre. Il a été édité par Michel Fuchs, secrétaire du comité de Paris de la FSGT. Par la suite, Michel est devenu le président du CSP Xème. Le livre a été remis au rectorat du 10<sup>ème</sup> pour être distribué dans les lycées et collèges de l'arrondissement. Durant cette période, en courant dans le métro, je me suis cassé le tibia. J'ai été immobilisé pendant quelques semaines sans souffrir.

## **Les voyages**

Le premier que j'ai accompli, c'est après la Libération. Il a eu lieu en juin 1946 en Roumanie.

La FSGT y était invitée avec deux équipes, une de football, une de rugby. Nous

avons obtenu un prêt gratuit d'un avion et de son équipage de la part du ministre de l'Air. La FSGT avait désigné comme dirigeants deux résistants ; le colonel Sidou et moi. En Roumanie, nous avons été accueillis par le ministre de l'Information. Nous mangions dans des cantines d'entreprises. Le pays allait s'enrichir avec le pétrole, mais dans l'immédiat, il était pauvre. On voyait dans les rues de Bucarest des enfants pieds nus vendre des journaux. Au stade, il y a eu des milliers de spectateurs lors des deux compétitions. J'en ai un souvenir mémorable.

Le deuxième voyage important a eu lieu en 1951 en Pologne. J'étais marié, et j'allais devoir abandonner ma petite Fanny. J'ai accompagné une équipe d'haltérophilie. Nous avons fait quatre matchs. Dans le dernier, celui de Varsovie, un incident est survenu. Notre arbitre a donné comme mauvais un mouvement exécuté par un polonais. Une réunion s'est tenue en coulisses avec les responsables et les arbitres pendant que le public hurlait contre les Français. Mais le responsable polonais chargé de l'organisation a dû indiquer au public qu'effectivement, le mouvement du sportif polonais était mauvais, comme il était indiqué dans le règlement international d'haltérophilie. L'erreur provenant de ce que les arbitres polonais possédaient des textes qui dataient de 1921.

Ensuite, c'est en 1960 que nous sommes allés, Fanny et moi, en Tchécoslovaquie, invités à la Spartakiade dont j'ai parlé précédemment.

Et puis, la rencontre en Bulgarie provoquée par la ville de Vratza qui voulait la visite d'un club de football de la FSGT. C'est une sélection fédérale qui s'est déplacée, dirigée par Letreguilly. Nous avons fait une tournée avec trois matchs dans des petites villes et visité l'extraordinaire monastère de Rila, de réputation internationale. C'est Mme Pentcheva, désignée par le maire de Vratza comme accompagnatrice et interprète, qui nous a bien aidés dans ce périple. Elle m'écrit et je lui réponds régulièrement.

Sans être mandaté par la FSGT, nous avons fait beaucoup de voyages. En 1973 en Algérie, et nous avons été agréablement surpris par l'accueil amical de la population malgré tout ce qui nous séparait. En 1980, nous sommes retournés en Algérie et nous avons fait in circuit très intéressant, dans le Sud, dans le Sahara.

Fanny travaillant à la BCEN (Banque de Moscou), nous avons eu des facilités de visiter l'URSS. Nous y sommes allés en 1974 et 1975. Si Moscou nous est apparu sans intérêt, par contre la visite de Leningrad, le Palais d'Hiver, c'était superbe.

En 1974, nous sommes allés en Sicile. Nous avons traversé l'île de deux manières différentes, pour visiter les principales villes. Nous avons eu très chaud pendant ces parcours.

En mai 1976, nous allons aller en Grèce, en croisière en Méditerranée. C'est Tourisme et Travail qui avait offert deux places à la FSGT. La FSGT m'avait désigné comme bénéficiaire en raison de mon activité militante durant ma retraite dans un de ses clubs, le CPS Xème. Pour ce voyage, Fanny et moi sommes partis à Marseille rejoindre le paquebot. Le confort était superbe. Le temps était beau, la mer bleue. Tout cela était bien agréable. Nous sommes descendus aux escales pour visiter les îles grecques : bien intéressant.

En 1977, nous sommes invités par les Mauborgne (Bibiche et Roro) à l'île de la Réunion où ils sont installés. De là, nous entreprenons une visite à Madagascar, où un séjour est prévu avec les Mauborgne. Rien de particulier à Tananarive, la capitale, si ce n'est le marché qu'on appelle le zouma. C'est là que l'on peut apprécier les productions agricoles de l'île. Il y en a de toutes les formes, de toutes les couleurs. C'est une régalade des yeux. De là nous allons prendre un petit avion qui va nous faire traverser toute l'île du nord au sud. Nous pourrons contempler un paysage de plateaux verdoyants et boisé. Nous allons rejoindre notre lieu de séjour près de Tullar, à Mora Mora. C'est un trou dans la campagne au bord de l'océan. Le campement est tenu par un Français qui a préféré rester dans l'île. Il a un transformateur qui lui donne de l'électricité. Il nous amènera sur son bateau plat à fond de verre qui permet de voir toutes les richesses présentes dans l'océan. Nous aurons là, avec les Mauborgne et leurs amis un séjour superbe, intéressant, heureux.

### **Mai 1978 - Ile de la Réunion - Visite aux Seychelles**

A nouveau, nous bénéficions de l'invitation des Mauborgne dans l'île de la Réunion, que nous allons parcourir avec eux : la plaine des Caffres, le cirque de Maffate. Nous y fêterons le 50<sup>ème</sup> anniversaire de Bibiche et de Roro Mauborgne. De l'île de la Réunion, nous irons visiter les Seychelles pour une courte échappée. Dans la

capitale Victoria dans l'île de Mahé, nous verrons le grand marché avec ses fruits exotiques de toutes les couleurs, et puis l'île aux oiseaux qui, le soir venu, s'abattent sur l'île par milliers, l'île de Praslin avec une promenade dans des chars à bœufs ; et enfin, la plage de Beauvallon qui est un bout de paradis.

Mais nous allons faire aussi de grands voyages avec le musée Guimet. Nous les ferons avec deux couples d'amis : les Pitkovitz, qui habitaient le 18<sup>ème</sup> arrondissement pendant que j'y logeais avec ma mère. Louis Pitko était un compagnon de la Libération ; Jeannette faisait de la peinture. Ils sont tous les deux décédés. J'ai connu les Bouvier, parce que Marthe travaillait à la BCEN avec Fanny. Robert Bouvier, ancien prof, avait une mémoire et une érudition remarquables.

### **En 1979 - Le Mexique**

C'est avec les Pitko et les Bouvier que nous avons visité le Mexique et ses sites historiques. De Paris, un avion nous a amenés à Cancun, dans le Golfe du Mexique, à l'extrémité de ce pays. C'est par car et avec un guide très qualifié que nous traversons tout le pays jusqu'à sa capitale Mexico. Nous allons nous arrêter aux sites historiques : Chichenitza, Lexmal, Palenque. Nous y escaladerons des pyramides, plus petites et différentes de celles d'Egypte. Nous grimperons de très nombreuses marches, parfois dangereuses car en mauvais état. Tout cela était intéressant à voir, avec les explications explicites de notre guide. A mi-parcours, nous nous sommes arrêtés à Villermosa pour nous reposer, avant de repartir pour Mexico où nous séjournons quelques jours ; le temps de visiter : Testihucan, la nouvelle cathédrale de la capitale, de style moderne, le musée, très intéressant, une galerie de fresques et une école de jeunes cavaliers et cavalières.

### **Décembre 1979 - Le Mali -**

C'est la Banque d'état du Mali, dont un des directeurs avait fait un stage à la BCEN (aidé par Fanny et Marthe), qui a envoyé une invitation de la Banque Nationale du Mali à l'adresse de la BCEN pour Marthe Bouvier et Fanny Ségol, pour un séjour au Mali. Les deux femmes ont demandé que leur mari les accompagne. Nous paierons notre voyage et notre séjour à l'hôtel de Bamako. Nous allons donc faire connaissance avec l'Afrique de l'Ouest. Tout d'abord, nous sommes accueilli par Pierre, le directeur de la Banque, qui nous amènera le lendemain de notre arrivée voir le Préfet de région. Celui-ci nous présentera le circuit envisagé. Une discussion va avoir lieu,



car nous apprenons que c'est l'époque de la transhumance du bétail et que celle-ci doit être intéressante à voir. Il n'y a pas de difficulté à modifier le circuit. Nous allons assister à cette opération où des centaines de bœufs vont aller traverser la rivière du Bani, qui est un fleuve. Elle s'exécute sur plusieurs jours, car elle concerne plusieurs régions du secteur à qui on fixe des jours de passage. Il y a , sur un côté du fleuve, une estrade qui a été installée pour les personnalités et les gros propriétaires de bétail. C'est une fête, avec des centaines de bœufs comme figurants. Je vais parler avec un chef de tribu, couvert d'étoiles militaires. Comme il me parlais de De Gaulle, je lui ai dit que moi aussi, j'avais fait de la résistance. Alors, il a été content de me serrer la main. A Bamako, la capitale, nous avons vu les marchés avec leurs fruits exotiques, mais aussi des petits paysans ou paysannes qui étalaient par terre leur étal. Et partout, énormément de monde. Je me suis promené dans la ville, j'y ai joué deux parties de dames, où j'ai été battu. Les Maliens étaient contents de voir un blanc défait. Un jour, nous avons été visiter le pays Dogon. Il nous a fallu arpenter une falaise que Fanny a suivi courageusement avec l'aide d'un guide. Après les champs cultivés, nous avons été invités à un spectacle d'un ballet de danseurs curieusement mais somptueusement habillés de vêtements aux riches couleurs. Nous sommes allés à Djenné, l'ancienne capitale du Mali, réputée pour sa mosquée faite de sable. Et puis, c'est la ville de Tombouctou, avec ses maisons à armoiries, située dans le désert du Sahara, qui a bien retenu notre attention. La clôture de notre trajet s'est effectuée par une réception chez le directeur de la Banque d'état qui nous a présenté ses trois femmes et nous a offert un splendide repas.

### **1980 - Retour à la Réunion et à Madagascar**

Une fois de plus, nous avons séjourné chez les Mauborgne, toujours très bien accueillis et soignés. Avec Bibiche, nous irons visiter quelques lieux de l'île et nous baigner dans une eau idéale. Ensuite, nous partirons pour le nord de Madagascar, à Nossy Bey, avec un groupe de touristes.

### **1981 - Etats-Unis et Canada**

Nous sommes inscrits pour un séjour et une visite aux Etats-Unis et au Canada. Mais nous connaissons à New York un couple, la femme est française, le mari américain. Nous allons donc procéder à un voyage à New York avant notre visite guidée. Nous allons retrouver Dick qui est un chercheur et Jeanne qui travaille à l'UNESCO. Nous habiterons chez eux pendant une dizaine de jours. Ils vont nous aider

à visiter New York, ses musées, le Moderne récemment construit pour l'Holocauste, la synagogue, Harlem. Nous allons ensuite rejoindre notre groupe et nous allons arpenter les villes de Boston, Philadelphie et Washington. Ensuite, nous allons remonter vers le Nord en traversant en car une partie de l'Est américain. Nous nous arrêterons aux Chutes du Niagara que nous approcherons en bateau, nous verrons Toronto où nous serons appelés « les cousins », et Montréal. Le retour pour Paris se fera de New York en avion. Nous aurons besoin de quelques jours pour nous reposer et nous remettre de ce périple particulièrement intéressant.

### **1982 - Guadeloupe et Haïti**

Les Mauborgne ont quitté la Réunion pour s'installer en Guadeloupe. Ils nous y invitent. Et Bibiche va organiser une visite à Haïti. Dans la capitale de l'île, Port-Au-Prince, il y a des dizaines d'artistes peintres qui exposent leurs tableaux dans la rue pour les vendre. Et puis il y a aussi dans la ville des maisons particulières, au style de l'île, qui étaient possédées par les riches. Mais on y rencontre surtout partout le spectacle de la pauvreté. Notre lieu de séjour est très agréable, les repas de couleur locale sont bien soignés. Mais cet endroit beau à voir est fermé par de hautes grilles par mesure de sécurité. Malgré les difficultés à rouler sur des routes mal entretenues, avec Bibiche comme guide, nous avons visité différents secteurs de l'île.

### **1982 - L'Andalousie**

Les trois villes visitées : Cordoue, Grenade, Séville, sont très belles à voir. Monuments, palais arabes, églises sont remarquables. Malheureusement, le lieu de séjour était éloigné de ces villes. Il aurait fallu dormir à Cordoue ou à Grenade. De ce fait, nous avons consacré beaucoup de temps au bus, sans intérêt, si ce n'est de rentabiliser le lieu de séjour.

### **1983 - La Norvège**

Fanny connaît une jeune femme qui habite Oslo. Elle est Tchèque et Fanny a très bien connu sa mère, qu'elle aimait beaucoup. Nous avons décidé d'aller voir les fjords et donc de partir à Oslo. Fanny a sollicité la fille de son amie, qui, bien que mariée et mère de deux enfants, a accepté de nous loger chez elle. En arrivant par avion à Oslo, c'est la neige qui était au rendez-vous. Fanny est entré dans un magasin de chaussures pour en avoir d'autres que celles qu'elle portait. Le lendemain, il faisait beau et, avec l'aide de l'amie de Fanny, nous avons visité Oslo,

son parc magnifique et un peu la ville. Mais le départ pour les fjords se faisait à Bergen, que nous avons rejoint par le train. Les visites vont se faire d'abord en bus et ensuite en bateau. Pendant des heures, nous allons voir un spectacle de glace magnifique, parfois magique.

### **1984 - du 16 mai au 5 juin - La Chine**

Je pourrai en écrire des pages. Je vais me limiter à l'essentiel. L'avion nous a amené à Pékin, que nous avons visité en car et en nous promenant. De la capitale, un autre avion nous a amené dans le nord-ouest de la Chine, à Urumshi, près du désert de Gobi. L'accueil dans les hôtels était très sympathique. Tout le personnel nous attendant pour nous saluer, nous offrir de l'eau, nous conduire à nos chambres. Nous avons deux guides, une Française choisie par l'agence, parlant parfaitement le chinois, et un chinois, M. Thou, qui était le responsable national du tourisme en Chine. Il veillait parfaitement sur nous et sur les conditions de notre séjour. Nous avons visité de très nombreuses grottes où, à l'intérieur, sur les murs, aux plafonds, étaient peints des Bouddhas. Certaines de ces grottes étaient fermées. M. Thou les a fait ouvrir pour permettre leur visite. Il y avait aussi parfois des statues de Bouddhas dans les grottes. Après cette visite, nous avons rejoint en car une ancienne capitale de la Chine : Sian. Il faut dire que le circuit que nous avons choisi, avec les Bouvier et les Pitkovitch, n'était pas celui du littoral : c'était celui de la Route de la soie, qui était plus intéressant pour nous.

Nous voyons un sanctuaire, fixé en haut d'un tertre. Pour y parvenir, nous allons longer une grande allée bordée de chaque côté de grandes sculptures de différents animaux. Mais la visite que nous allons faire après est sensationnelle. Des fouilles ont permis de mettre à jour une véritable armée de cavaliers, habillés en soldat, avec armes, et autant de chevaux harnachés : des milliers de soldats en terre cuite. A la fin des fouilles, on en recensera 6.000.

Après ces visites, le car nous a amené dans un monastère tibétain. Là aussi, nous avons trouvé une chose remarquable : une grande fresque historique, avec des personnages, des objets divers, tout cela réalisé avec du beurre. Je me suis demandé combien il y avait de personnes pour maintenir en état cette fresque, qui était importante.

Et puis, en final du circuit, nous allons assister à la Fête nationale des enfants, grâce à l'intervention de M. Thou auprès des gardiens. J'ai été photographié au milieu d'un groupe d'enfants.

Nous avons gardé un superbe souvenir de notre séjour en Chine, d'autant plus que nous avons bénéficié de la présence très amicale des Bouvier et des Pitkovitz.

### **Mai 1986 - Israël**

C'est une initiative de quelques déportés juifs survivants d'Auschwitz et demeurant en Israël qui a provoqué le voyage à Tel-Aviv. Ils voulaient retrouver d'autres survivants. Ils ont ainsi vu la présence de Français, de Mexicains, d'Argentins et d'autres. Cette réunion, dans un banquet fraternel, était bouleversante pour Fanny et pour moi. Bien sûr, après les retrouvailles, le banquet, il y a eu quelques discours et de la musique. Et puis une femme s'est mise à chanter avec une intonation grecque. Fanny a reconnu sa voix. Dès que la chanteuse a terminé, Fanny s'est précipité sur elle. Elle lui a crié : « Renée, Renée ». Elles se sont embrassées : elles avaient été ensemble à Auschwitz dans le même commando. Les gens criaient pleuraient ; moi aussi.

De Tel-Aviv, nous avons visité Israël en car : Jérusalem, la Mer Morte, Bersheva dans le désert, Eilat sur la Mer Rouge.

### **1987 - L'URSS**

C'était l'hiver. Il neigeait à Moscou. Les visites ont été limitées. Nous y étions pour voir les Républiques du Sud. Nous avons eu froid. Le lac était gelé. Les capitales : Erivant et Tbilissi étaient tristes, avec des hôtels sales.

### **1988 - L'île de la Réunion et l'île Maurice**

Nous sommes retournés à la Réunion avec les Bouvier. Nous connaissions un peu l'île. Mais nous l'avons arpenté encore avec plaisir. Il faisait beau. Et puis, de l'île de la Réunion, nous avons fait une petite visite à l'île Maurice. La langue, les coutumes nous ont un peu déboussolés. Mais c'était agréable, par les découvertes que nous faisons, en particulier pour les repas.

## **1989 - La Syrie**

Les Bouvier nous avaient incité à faire le voyage avec eux. Ils sont tellement sympathiques et intéressants que nous les avons suivis. Damas, la capitale, possède des monuments superbes dans le style arabe et des fresques dans les musées. Nous sommes partis dans le Nord voir le Crack des chevaliers (de Malte), énorme citadelle militaire. Ensuite Alep et surtout Palmyre, avec sa reine Zénobie. Malgré la chaleur, nous avons bien arpenté les vestiges romains qui sont remarquables. Nous avons aussi appris la vie tumultueuse de la reine Zénobie. Et puis, lors du retour à Damas, Fanny a suivi son désir de voir une synagogue. C'était justifié de sa part, puisque nous avons visité des églises, des mosquées. Mais c'était embarrassant pour notre guide. Néanmoins, celle-ci a obtenu l'autorisation de visiter une synagogue située dans un quartier où la police est très présente. La synagogue était très bien entretenue. Elle était surtout pleine de monde lors des fêtes juives, alors qu'elle était vide lors de notre visite. Avant de partir, nous avons mis quelques dollars dans quelques livres de prières.

## **1990 - L'Albanie**

Le pays est très petit et nous avons vite fait d'en faire le tour. Nous avons vu des écoliers, habillés de la même façon, payés par l'Etat (les vêtements) et bien dirigés par leurs maîtres et leurs maîtresses. Nous avons fait une visite à Mme Hodja, la veuve de celui qui commanda l'Albanie et qui rompit les relations de son Etat avec l'URSS. Il instaura l'égalitarisme dans une économie pauvre, mais pas misérable. Le style des monuments est arabe. Les églises sont fermées. De ce fait, nous sommes allés un soir en voir une, avec l'aide de Robert Bouvier. Avec une lampe de poche, Robert nous a montré qu'à l'extérieur de l'église, sur le rebord d'une fenêtre, il y avait des bouts de bougies. Robert nous a dit qu'il y avait des croyants qui venaient le soir pour prier.

Pour tous ces voyages, j'ai réalisé une douzaine d'albums de souvenirs de chacun d'entre eux.

J'étais toujours présent aux cérémonies commémoratives où je me rendais chaque année : Chateaubriant, Voves, Rouillé ; également aux réunions de l'Amicale, préparatoires à ces cérémonies.

Fanny, elle, était très occupée par l'Amicale des Déportés d'Auschwitz, dont

elle était devenue la trésorière. Elle était toujours sollicitée pour faire des conférences dans les lycées et les collèges, en Bretagne, dans le Loiret, dans la Région Parisienne, etc. Elle parlait très bien de son vécu avant la déportation, pendant et après celle-ci.

Et puis nous étions ensemble aux multiples anniversaires des petits-enfants, de la famille et de ceux organisés par la mairie du 11<sup>ème</sup>.

## **L'an 2000, un nouveau siècle**

Nous allons fêter nos noces d'or. C'est un magnifique souvenir, avec deux réceptions superbes : l'une à la mairie du 11<sup>ème</sup> où nous allons nous remarier, une autre dans la grande salle de l'appartement de Monique et Max. Les plats yiddish étaient bien présents partout. Et surtout la famille, les amies, les amis, très nombreux, tout ce monde réuni, gai, heureux, de se revoir et de nous fêter.

Et puis, pour mes 90 ans, Jean-Pierre Mabilie m'a fait un cadeau exceptionnel : il a rassemblé dans un gros volume la généalogie de ma famille, avec toutes les photos à l'appui. Il s'est appuyé pour ce travail sur le produit des conférences que j'avais effectuées sur l'histoire aventureuse de la famille de ma mère, les Méléchovitz.

## **Après 2002**

Ce sont les ennuis, la tristesse, le malheur. Sylvie va divorcer. Mais le plus grave, c'est la fracture du col du fémur chez Fanny. On va bien la soigner pour cela ; mais c'est consécutif à un cancer. Elle en avait eu un il y a dix ans ! Elle en est sortie guérie. Peut-être pas tout à fait. Après hospitalisation, opération et état amorphe, Fanny est décédée le 21 mars 2005. Je n'arrêtais pas de pleurer. Je ne tenais plus debout. J'avais des vertiges.

## **10 juillet 2005**

Je vais beaucoup mieux, mais...

Heureusement que j'ai toujours avec moi Sylvie, mes trois petits, mes deux

nièces, mes nombreux amies, amis. Les dernières nouvelles sur la situation de Sylvie, de Julien, Marion, Anouk, des nièces, des amis sont bonnes. Elles me permettent d'être en meilleure santé.

Je termine ce livre de souvenirs.